l'Avant-Scène

femina-théâtre

185

Sommaire

L'ÉTRANGÈRE DANS L'ILE

de Georges Soria
présentée par P.-L. Mignon

L'EMPRUNT

1 acte de César Santelli

LE MIME

vu par Marcel Marceau

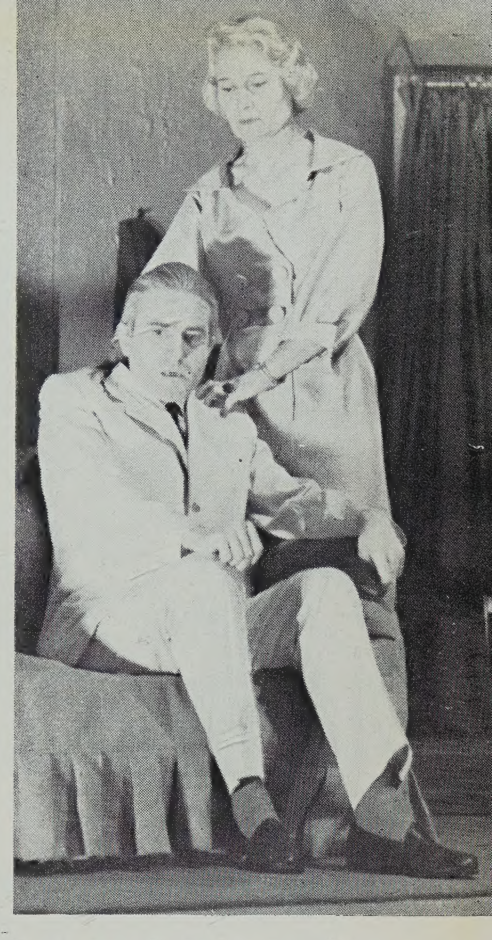
HONI SOIT QUI MAL

DIEU ET MO





LE POLICIER : « Les ordres sont formels. »



PROFESSEUR LEWIS HARPER (*Philippe Kellerson*). « Un homme à genoux... jamais je n'aurais cru... »

QUELQUES SCÈNES DE "L'ÉTRANGÈRE DANS L'ILE"

←

ELEKTRA (*Anne Perez*). « Poings nus contre mitraillettes, que voulez-vous qu'il se passe ? »

Photo PIC

PYGMALION SPIROPOULOS (*Bruno Cremer*). « Et toi, tu crois qu'une telle déchirure ça se règle par un raisonnement ! »



ALICIA (*Jeannine Crispin*). « Rien n'est plus triste que le spectacle des amants qui, leur amour perdu, s'installent dans le malheur. »

ALICIA. « Nous nous sommes déchirés de toutes nos griffes. »



NELSON (*Michel Maurette*). « J'avais l'espoir que ta femme t'aiderait à y voir clair... »



L'ÉTRANGÈRE DANS L'ILE

Studio des Champs-Élysées
Direction : Maurice Jacquemont

Pièce en 2 parties de
Georges Soria

Mise en scène de
Jean Negroni

Décor de
Maurice Albray

Distribution

par ordre d'entrée en scène

Joé Nelson *ingénieur*	**Michel Maurette**
Alidia Harper *ophtalmologiste*	**Jeannine Crispin**
Elektra Spiropoulos *sa belle-sœur*	**Anne Perez**
Professeur Lewis Harper *père d'Alicia*	**Philippe Kellerson**
Pygmalion Spiropoulos *avocat*	**Bruno Cremer**
Démétrios Mikaelidès *chirurgien*	**Yves Brainville**
Sa secrétaire	**Catherine Rethy**
Un sergent de la Field Security Police	**Jacques Degor**

Cette pièce a été créée le 20 septembre 1958 au Studio des Champs-Elysées

SORIA GEORGES

Né à Tunis, le 24 septembre 1914.

Au terme d'études supérieures de philosophie et de droit, il aborde le journalisme et a la chance de devenir grand reporter. Ainsi, il visite le monde entier — les deux Amériques notamment — et est le témoin d'événements majeurs de ce temps tels que la guerre d'Espagne.

Pendant la guerre mondiale, il est correspondant de guerre en U.R.S.S. ; il en rapporte des récits (« Comment vivent les Russes », etc.). La connaissance qu'il a acquise cependant de plusieurs langues, lui permet en effet d'approfondir ses enquêtes. Cela l'amènera encore à traduire des romans, russes, anglais, brésilien (« Le Chevalier de l'espérance » de Jorge Amado).

Il a donné des plaquettes de vers (« La porcelaine du bonheur » ...) et ne songe nullement au théâtre quand le drame des époux Rosenberg lui inspire un long poème sur le thème du faux témoignage ; il est frappé par la situation dramatique qu'il présente et se met à en tirer une pièce. « La Peur » est créée en 1954, au Théâtre Monceau, par Tania Balachova. Georges Soria débute au théâtre à 39 ans.

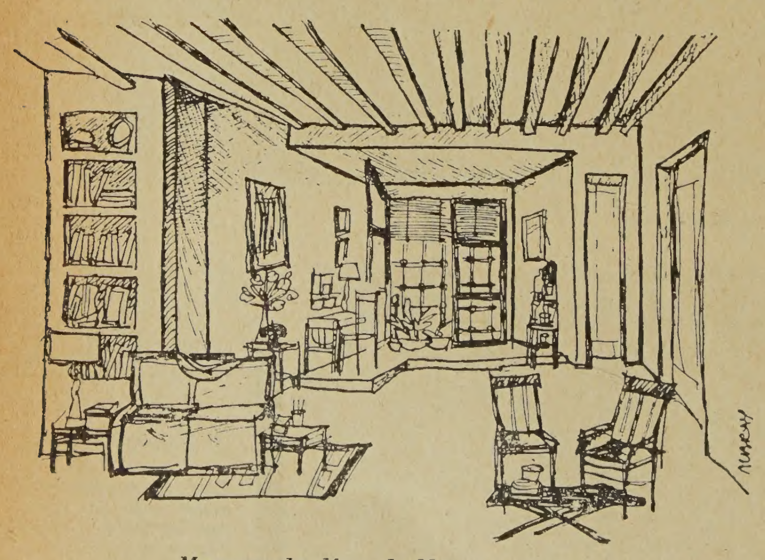
En 1956, il fait jouer « L'Orgueil et la Nuée » et, en 1958, « L'Etrangère dans l'Ile ».

Georges Soria vient tard au théâtre, mais je ne crois pas que ce soit par hasard. Après avoir parcouru le monde et rendu compte des drames de la société moderne, il a éprouvé le besoin de l'expression poétique qui les universalise. Le jeu dramatique s'impose alors à lui.

Il lui paraît devoir exposer avec le plus de justesse, par la présence même des antagonistes, les contradictions qui sont à l'origine des graves conflits de notre temps ; l'action aura à les résoudre. Georges Soria a l'ambition d'accorder le théâtre à notre époque, c'est évident ! Mais il ne faudrait pas le prendre pour un auteur de pièces à thèse. Loin de faire de ses héros les porte-parole d'un débat théorique, il veut qu'ils justifient leurs paroles par leur personnalité. S'il y a philosophie, le dénouement le porte en soi. Lui, que ses convictions conduisent à prendre parti, soumet son dialogue au caractère, à la sensibilité, à l'intelligence, aux réflexes de ses personnages avec la méticulosité d'un artisan.

Avec quelle minutie et quel soin il plante le décor, il crée l'atmosphère, il s'applique à indiquer ce qui lie l'individu au cadre social, à la vie collective, qui sont suggérés en coulisse !

Réaliste assurément, il ne se perd pas toutefois en détails ; le dessin de ses drames vise à l'essentiel. Georges Soria cherche à nous découvrir la réalité des êtres et des choses. Sans fard. Pour dire la vérité.



Maquette du décor de Maurice Albray

1ère partie

tableau I

L'action se déroule de nos jours à Nicosie, capitale de l'île de Chypre, dans l'appartement de Maître Pygmalion Spiropoulos, avocat cypriote et de sa femme, Alicia Harper, médecin ophtalmologiste.

Cet appartement, vieille demeure « Renaissance », qui date du temps où Chypre fut une colonie de la République de Venise, est un raccourci architectural de l'histoire des trois derniers siècles de cette île qui, conquise par les Turcs en 1571, *passa sous la domination anglaise en* 1878 *sans jamais cesser pourtant d'être grecque, par sa langue, ses coutumes.*

Living-room de cet appartement. Meubles anglais ; grande fenêtre avec une grille en fer forgé datant de l'époque de la domination turque ; plafond à caissons (vénitiens).

Les malades et les clients que les deux époux reçoivent, l'un dans un bureau de travail attenant au living-room (côté jardin), l'autre dans un cabinet de consultations, également côté jardin, ne sont admis dans ce living-room que lorsqu'ils ont un rendez-vous très urgent ou si la salle d'attente, située dans une aile de l'appartement, est pleine.

Au mur, côté jardin, un rayonnage rempli de livres. Un canapé anglais devant, recouvert d'un lainage de l'île. Entrée du corridor côté jardin venant du vestibule. Au-delà du corridor, un secrétaire avec un téléphone mobile. Dans la partie centrale du fond de la scène, la baie avec sa grille turque. Côté cour, deux portes donnant l'une sur le bureau de travail de Pygmalion, l'autre sur le cabinet de consultations d'Alicia. Sur le devant de la scène côté cour, deux fauteuils, un meuble bas pour y poser des boissons, des journaux. Au fond, côté cour, un bar, très sobre.

Il est onze heures et demie. Depuis le matin, Nicosie est paralysée par une grève.

Quand le rideau se lève, Joë Nelson est sur scène. Il attend Alicia Harper qui reçoit une malade dans son cabinet, au fond de l'appartement.

scène 1

Nelson va à la fenêtre. Montent les accents nasillards des bag-pipes d'une fanfare écossaise. Un temps. S'ouvre la porte du côté cour et apparaît Alicia, vêtue d'une combinaison blanche de médecin.

scène 2

NELSON, ALICIA

Cette scène sera jouée très souplement. Alicia sera très « décontractée », souriante. Elle ne manifestera d'inquiétude qu'à partir de la réplique de Nelson : « Vous le savez très bien, docteur... »

Quant à Nelson, sa présence ne devra à aucun moment évoquer celle du « vilain » de théâtre. Conscient du caractère déplaisant de sa démarche, il devra veiller à la sincérité de son personnage, à l'extrême courtoisie de son langage. Ses répliques ne seront jamais appuyées, même celles sur lesquelles s'achève la scène. Nelson a un réel sentiment d'amitié pour Pygmalion dont l'attitude le navre.

ALICIA, *sort du cabinet de consultations, du côté cour. A Nelson qui n'a pas entendu ouvrir la porte.* Monsieur, s'il vous plaît !

NELSON, *se retournant.* Excusez-moi, Docteur. Une idée de génie, ça : faire défiler les bag-pipes, le premier jour d'une grève. Vous ne trouvez pas ?

ALICIA. Je n'y aurais pas pensé.

NELSON. Nos généraux se sont mis à la page ! (*Un temps.*)

ALICIA. Voulez-vous passer par ici, Monsieur ?

NELSON. Ce n'est pas pour une visite, Docteur !

ALICIA. Dans ce cas, que puis-je pour vous ? (*Un temps.*)

NELSON. Vous êtes bien l'épouse de Maître Pygmalion Spiropoulos ?

ALICIA. Oui, Monsieur.

NELSON. Il n'est pas ici, si j'ai bien compris...

ALICIA. Non. Mais il ne tardera guère.

NELSON. Vous êtes originaire de Londres, je crois...

ALICIA, *amusée*. Parfaitement.

NELSON. Le professeur Harper, directeur du lycée, est bien votre père ?

ALICIA. Oui, mais...

NELSON. Me permettez-vous une dernière question ?

ALICIA. Mais, c'est un interrogatoire ?

NELSON. Nullement, Docteur.

ALICIA. Ça en a tout l'air.

(*Un temps.*)

NELSON. Vous savez peut-être, Docteur, que Pygmalion...

ALICIA, *surprise*. Vous connaissez mon mari ?

NELSON. Très bien... Mon nom est Nelson, capitaine Joë Nelson... J'ai servi sous les ordres du major Spiropoulos en Tripolitaine à Tobrouk... en 1942.

ALICIA, *lui faisant signe de s'asseoir*. Longtemps ?

NELSON. Heu... Seize mois... Jusqu'à l'écrasement de Rommel. Peu d'hommes affrontent le danger avec autant de flegme...

(*Un temps.*)

ALICIA, *assise*. Vous le rencontrez parfois ?

NELSON. Je ne l'ai pas revu depuis la démobilisation.

ALICIA, *étonnée*. Ah !... Vous êtes à Nicosie depuis longtemps ?

NELSON. Non... Depuis un mois... Je suis dans les mines à Kyrène, attaché au bureau d'études. A mon arrivée, j'ai pensé à lui faire signe... (*Gêné.*) Puis j'y ai renoncé...

ALICIA. Est-il indiscret de vous demander pourquoi ?

NELSON, *gêné*. En raison de son attitude ?

ALICIA, *inquiète*. Quelle attitude ?

NELSON. Vous le savez aussi bien que moi, Docteur... Chaque fois qu'il y a un terroriste à défendre, on le trouve à la barre. Il finira par s'aliéner toutes les sympathies...

ALICIA. Qu'attendez-vous de moi ?

NELSON, *avec sincérité*. Que vous lui parliez... Que vous lui fassiez comprendre son erreur.

ALICIA. On ne dirait pas que vous l'avez fréquenté seize mois...

NELSON. Je n'ignore rien de ses sautes d'humeur, je les ai subies. Il ne peut tout de même pas continuer à défendre ces gens-là ; il ne s'est pas récusé une seule fois. Son nom figure presque tous les jours dans le « Cyprus Mail », dans tous les comptes rendus de procès.

ALICIA. Vous voudriez qu'il se déjuge ?

NELSON, *ironique et sévère*. Il croit pouvoir garder partie liée avec ces gens et se réclamer longtemps de son passé de soldat ?

ALICIA. Pour lui, ces gens ne sont pas ce que vous dites, ce sont des prévenus. Toute la différence est là !

NELSON. Mais il n'est pas seul. Il y a d'autres avocats dans cette île. Pourquoi toujours lui ?

ALICIA. Il ne se rendra pas à cette sorte d'arguments !

NELSON. Alors dites-lui, Docteur, que les choses risquent de mal tourner... Je vous prie de m'excuser, Madame. L'amitié que je porte à Pygmalion me fait un devoir de vous prévenir. Ses jours sont en danger.

ALICIA. En danger ?

NELSON. Je ne peux pas vous en dire davantage, j'en suis navré. Au revoir, Madame. (*Il va pour sortir.*)

ALICIA. Vous n'avez rien d'autre à me dire ?

NELSON. Non. Docteur... Sinon de me pardonner cette démarche. (*Il sort.*)

(*Alicia restée un moment immobile, va vers le téléphone, forme un numéro. Bruit d'hélicoptère qui va en augmentant. L'engin rase les toits de la vieille ville.*)

ALICIA. Allô ! Le Gouvernement général ?... Donnez-moi le 729... Christopher ?... Oh ! comme ci, comme ça... Ce n'est pas pour ça que je vous appelle. Quel vacarme !... Un hélicoptère ! Attendez un instant ! (*Elle va fermer la fenêtre.*) Une visite bizarre à l'instant... Je vous raconterai... C'est au sujet de Pygmalion... J'ai un conseil à vous demander... A cet après-midi.

(*Entre Elektra. 22 ans. Démarche souple. Voix douce, réflexes vifs. Il y a en elle ce mélange d'excellente éducation et de libre comportement qui fait de son personnage une nature fière, sensible, nerveuse, capable de passer instantanément d'un maintien très « décontracté » à une répartie très vive. Elle fait preuve d'une grande pudeur dans l'expression de ses sentiments.*)

scène 3

ELEKTRA, ALICIA

ELEKTRA. Bonjour, Alicia.

ALICIA. Bonjour, Elektra. D'où viens-tu ?

ELEKTRA. De la rue des Plombs-de-Venise. (*Elle va s'asseoir sur le bras du canapé.*)

ALICIA. Rien d'anormal en ville ?

ELEKTRA. Poings nus contre mitraillettes ! Que voulez-vous qu'il se passe ? Tout est normal.

ALICIA. Allons, allons ! Si je te pose cette question, c'est parce qu'un malheur est vite arrivé ! Les esprits sont échauffés aujourd'hui. Tu ne devrais pas trop circuler. (*Elle va dans la pièce côté cour, ôter sa blouse blanche.*)

ELEKTRA. Pygmalion dit toujours que je suis un animal à sang froid... Alors je ne risque rien... Vous, vous sortirez, vous êtes sortie, naturellement !

ALICIA, *de la pièce ouverte*. Les médecins, ça circule quand il ne faut pas, ça veille quand les gens dorment. Nous partageons ces privilèges avec les astronomes et les somnambules. (*Elle revient sur la fin de la réplique.*)

ELEKTRA, *sur un autre ton, en la regardant*. Elle est bien coupée, votre robe ! Qui vous l'a faite ?

ALICIA. Ma couturière de Londres. Elle continue à m'habiller. Je suis contente qu'elle te plaise. Tu es un juge difficile...

ELEKTRA. Oh ! Vous exagérez ! (*Un temps.*) Alicia, je suis venue vous demander...

ALICIA. Oui, Elektra.

ELEKTRA. ... C'est à propos d'Elena.

ALICIA. Oui, dis-moi. (*Elle s'assoit.*)

ELEKTRA. ... Elle ronge son frein... Elle... Depuis qu'elle a passé son diplôme de chimie générale, une idée fixe s'est emparée d'elle. Elle voudrait entrer au laboratoire de la Société des Cuivres. Elle n'a plus d'autre sujet de conversation.

ALICIA. Mais qu'est-ce qui l'en empêche ?

ELEKTRA. Il lui faudrait une lettre d'introduction. Et elle ne veut pas embêter Pygmalion. Moi, ça me gêne aussi ! Vous voulez bien faire ça, pour elle ?

ALICIA, *réfléchissant.* Non...

ELEKTRA. ... Excusez-moi. (*Elle se lève.*)

ALICIA, *affectueusement.* Que tu es sotte ! Nous lui réserverons une surprise. Le directeur général est un vieil ami de mon père. Je l'inviterai à déjeuner. Dans un mois, j'en fais mon affaire, elle sera à Kyrène.

ELEKTRA, *plus bas, rapidement et avec émotion.* Oh ! pas à Kyrène, je vous en prie...

ALICIA. Pourquoi ?

ELEKTRA. Dans n'importe quelle autre ville, mais pas à Kyrène. Avec ces camps qu'ils ont installés, Kyrène est un tel cauchemar pour nous.

ALICIA. Comme tu voudras ! On demandera Galata. (*Elle va s'asseoir sur le canapé dans un mouvement d'accablement.*)

ELEKTRA. Merci, Alicia, merci... Heu ! je voulais encore vous dire...

ALICIA. Dis, Elektra, dis.

ELEKTRA. Il faut m'excuser pour cet incident l'autre jour, à table...

ALICIA, *indulgente.* Veux-tu te taire !
(*Un temps.*)

ELEKTRA. Vous êtes malheureuse ici, avec tout ça.

ALICIA. Moi ?

ELEKTRA. Vous croyez que cela ne se voit pas ?

ALICIA. Ah ! Il y a vraiment de quoi être heureuse !

ELEKTRA. Personne ne pourra être heureux tant que cette île ne sera pas grecque.

ALICIA, *avec un peu d'amertume.* Tu ne penses plus qu'à ça, toi aussi ?

ELEKTRA. Je n'ai pas dit ça pour vous blesser. Je vous aime bien, vous le savez.

ALICIA. Je sais, je sais. Merci, Elektra. (*Sur un autre ton.*) J'ai hâte que Pygmalion soit là.

ELEKTRA. Il a besoin de se reposer, lui aussi. Au bureau il pique parfois des colères incompréhensibles... Sur un mot, sur une intonation... Je ne l'ai jamais vu aussi nerveux, agacé.

ALICIA. Je voudrais qu'on me montre quelqu'un qui n'ait pas les nerfs à nu, dans cette ville !

ELEKTRA. Il doit regretter Londres !

ALICIA. Lui ? (*Attentive, soudain.*)

ELEKTRA. Avec moi, ce sujet, c'est tabou. Impossible de lui tirer un mot. Dès que je parle de tous nos amis là-bas, il enchaîne sur n'importe quoi.

ALICIA, *sourdement.* Je ne me le pardonnerai jamais.

ELEKTRA. Quoi ?

ALICIA. D'avoir tellement insisté pour nous installer ici.

ELEKTRA. Je comprends... Tout vous choque dans notre vie.

ALICIA. En dehors de l'hôpital, de mon métier, je n'ai pas une amie... (*Souriante.*) Les Anglaises de l'île sont des perruches de salon... Quant aux femmes d'ici, elles sont soumises comme des brebis...

ELEKTRA, *blessée.* Vous ne nous aimez pas beaucoup ?

ALICIA. Moi ?

ELEKTRA. Ne protestez pas, c'est inutile.
(*Elle se lève et va vers Elektra, au premier plan, côté cour.*)

ALICIA. Tu ne t'en rends pas compte, toi qui viens de passer quatre années à Oxford ? Dans le meilleur des cas, pour elles, les hommes, leurs maris, sont comme ces icônes qu'elles implorent à toute heure du jour.

ELEKTRA. Vous n'avez pas tort... Dans nos familles, la parole de l'homme, c'est un peu comme la parole de Dieu. Mais ça changera un jour.

(*Entre le père d'Alicia. C'est un beau vieillard à la diction un peu rude ; jouer ce rôle avec une grande émotion intérieure constamment retenue et comme voilée par l'horreur du récit.*)

ALICIA. ... Nous aurons des cheveux blancs, bien avant.

scène 4

LES MEMES, *plus* LE PÈRE

ALICIA. Toi, à cette heure-ci ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

LE PÈRE. Rien.

ALICIA. Comment rien ?
(*Il s'assoit sur le divan.*)

LE PÈRE. Rien, rien, je te dis.

ALICIA. Veux-tu quelque chose à boire ?

LE PÈRE. Je veux bien.

ALICIA. Un jus de fruit ?

LE PÈRE. Non, de l'eau... Bien froide.
(*Alicia va au bar et du bar à Elektra.*)

ALICIA. Et vous, Elektra ?

ELEKTRA. Non merci, Alicia, il faut que je me sauve... j'ai laissé maman seule... Au revoir, Monsieur. Au revoir, Alicia ! (*Elle sort.*)

scène 5

LE PÈRE, ALICIA

ALICIA. Tu es allé au lycée, ce matin ?

LE PÈRE. J'aurais pu m'en dispenser... A part les petits Turcs, un désert... Pas un Grec, ni dans les classes, ni parmi le personnel...

ALICIA. Les cours ont eu lieu quand même ?

LE PÈRE. Oui... Instructions du Gouverneur !

ALICIA. Tu es rentré en voiture ?

LE PÈRE. Non, je l'ai laissée près de l'école. (*Elle lui donne un verre.*)

ALICIA. Je croyais t'avoir interdit les longues marches, surtout à travers ton quartier où il y a tellement de montées !

LE PÈRE. Il s'agit bien de montées, Alicia ! (*En rendant son verre.*)

ALICIA, *avec une grande douceur.* Je ne t'en priverais pas si ta tension était moins élevée.

LE PÈRE. Ma tension !

ALICIA. Veux-tu que je la reprenne maintenant ? Tu verras dans quel état te mettent ces promenades. (*Un temps.*) Mais qu'est-ce que tu as ? Tu es tout pâle !

LE PÈRE. Pâle ? Oui... J'ai honte.

ALICIA, *ne comprenant pas.* Quoi ?

LE PÈRE. Honte, Alicia... honte.

ALICIA. Honte ?

LE PÈRE. De nous !

ALICIA. De nous ?

LE PÈRE. Il y a quinze ans que je suis dans cette île et c'est un peu à cause de moi si Pygmalion et toi, vous êtes venus vous installer ici. Certains des nôtres... C'est affreux ! Jamais, je n'aurais cru !

ALICIA, *voulant maintenant savoir.* Quoi ?

LE PÈRE. Tout à l'heure en venant ici... Dans la rue Saint-Georges... Au coin de la rue Socrate... Un homme abattu à genoux... Jamais... Jamais, je n'aurais cru qu'on en arriverait là...

ALICIA. Qui ?

LE PÈRE. Un Cypriote...

ALICIA. Pourquoi ?

LE PÈRE. Je ne sais pas... D'un seul coup, tout le monde s'est mis à courir. Des coups de feu ont éclaté. Et puis des cris : « Arrêtez-le. » Entraîné par la foule qui fuyait, je me suis retrouvé à l'intérieur de la « Mercerie anglaise. » J'y étais depuis une minute à peine, quand, à côté, quelqu'un a commencé à hurler : « Non, non, ne tirez pas. » J'ai ouvert la porte... Jamais je n'oublierai ce regard ! Clignant des yeux comme s'il attendait qu'une rafale les lui crève d'une seconde à l'autre, un garçon d'une trentaine d'années, pauvrement vêtu, adossé au mur, les mains levées, répétait : « Ne tirez pas, ne tirez pas ! »

ALICIA. Mais qui le menaçait ?

LE PÈRE. Ils étaient une dizaine, en demi-cercle devant lui... Soudain l'un d'entre eux — un grand garçon, blond, d'une vingtaine d'années — a fait deux pas, l'a pris par le col, l'a fait tourner brusquement sur ses talons... L'homme a trébuché... est tombé en avant sur les mains... Il est resté accroupi, trois ou quatre secondes... Puis il s'est affaissé sans un cri...

(Alicia bouleversée, passe derrière le canapé et regarde longuement, presque douloureusement son père.)

Le dénouement était tellement imprévu que je suis... Que je n'ai pas compris tout d'abord. J'avais pourtant entendu claquer deux petits coups secs... Le doigt sur la gâchette, le gars tenait encore son arme braquée... Sans réfléchir à ce que je faisais, je lui ai demandé « Pourquoi avez-vous fait ça ? » Il a tourné aussitôt sa mitraillette vers moi... Il a hésité, puis il s'est enfui vers le haut de la rue pour s'engouffrer dans une voiture qui l'attendait. Des gens sortis de la boutique m'ont insulté, comme si j'avais prêté la main au diable... Des compatriotes... Alors je n'ai pas insisté, je me suis éloigné et j'ai marché, marché jusqu'ici... Jamais je n'aurais cru... Jamais ! Qu'on en arriverait là... Un homme à genoux !

(Entre la secrétaire, des ordonnances à la main, par la porte côté cour.)

LA SECRÉTAIRE. Des ordonnances à signer, Madame.

(Alicia va vers elle, prend les ordonnances, les signe, tandis qu'elle achève, entre Pygmalion.)

ALICIA, *à la secrétaire.* Vous penserez à téléphoner à l'hôpital...

LA SECRÉTAIRE. Oui... Et pour ce malade qui a encore rappelé tout à l'heure, quand pouvez-vous le recevoir ?

ALICIA. Dites-lui de venir à midi.

(La secrétaire sort.)

scène 6

LES MEMES, *plus* PYGMALION

PYGMALION. Alors c'est ici que vous vous cachez ? *(Allant vers le père, il lui serre la main, regarde Alicia.)* Comment ça va ?

LE PÈRE. Pas très fort, Pygmalion...

PYGMALION. Attention, ne faites pas ci, attention ne faites pas ça ! Je parie qu'elle vous a encore chapitré ! *(Va vers Alicia et tendrement.)* Rebonjour, bourreau de son père : tu n'as pas honte de le gronder chaque fois que tu le vois !

(Alicia, encore bouleversée par le récit, évite l'étreinte de Pygmalion et se tourne vers son père.)

PYGMALION, *à mi-voix.* Tu m'en veux encore ?

ALICIA, *à son père.* Tu devrais t'allonger un petit peu.

LE PÈRE. J'ai surtout besoin de respirer, de prendre un peu d'air. *(En se levant.)* Je vais rentrer à la maison.

ALICIA. Non, je te raccompagnerai en voiture.

LE PÈRE. Je ne suis pas fatigué... Je te promets de ne pas prendre la grande montée.

ALICIA. Jamais de la vie. Je vais te raccompagner.

PYGMALION. C'est moi qui vous reconduis !

LE PÈRE. Non, vraiment, merci, Pygmalion.

ALICIA. Comme tu voudras ! *(Un temps.)* Tu me téléphones dès que tu seras arrivé ?

LE PÈRE. Oui, oui.

ALICIA. Promis ?

LE PÈRE. Promis. *(Il sort lentement après avoir regardé Alicia et fait un geste d'amitié à Pygmalion.)*

scène 7

ALICIA, PYGMALION

PYGMALION. Rien de grave, au moins ?

ALICIA. Rien. Rien.

PYGMALION. Des secrets ?

ALICIA. Qu'est-ce que tu inventes ?

PYGMALION. Tu ne sais pas dissimuler !

ALICIA. Peut-être !

PYGMALION. C'est la grande fâcherie ?

ALICIA. Je ne suis pas prête d'oublier ta scène de ce matin !

PYGMALION. Comme si ce n'était pas vrai !

ALICIA, *allant s'asseoir à son secrétaire et finissant de noter ses rendez-vous.* Tu n'as jamais rien compris à la camaraderie entre hommes et femmes, tu vois partout des gens qui me font la cour !

(A partir de cette réplique, le ton de la scène est constamment vif, à « fleur de nerfs », tant dans le sourire que dans l'humeur ou la colère.)

PYGMALION. Pas très original ton système de défense !

ALICIA. Mon système de défense ? Tu te crois à la barre ?

PYGMALION. Et toi, tu crois que je suis aveugle ?

ALICIA. Tu n'es pas aveugle ! mais aveuglé...

PYGMALION. Par ?

ALICIA. Ta vanité ! (*Elle dit cela sur un ton de reproche amusé.*) Jaloux par vanité, voilà ce que tu es ! L'idée que je puisse échanger deux mots intéressants avec toute autre personne que toi, t'est proprement intolérable... Tu aurais dû épouser une oisive que tu aurais cloîtrée. Pas un médecin. Et quand j'assurerai la direction du service d'ophtalmologie ? Démétrios m'en parlait précisément tout à l'heure ! Il n'y aura pas que mes malades ! Il y aura les conférences quotidiennes entre les services et tout ce qui pourra surgir d'imprévisible... Il faudra bien pourtant t'y résigner.

PYGMALION, *amusé lui aussi.* Les jaloux par vanité font souvent des libertins par ennui !

ALICIA, *indifférente.* Libertin ? Libre à toi, libre à toi!

PYGMALION, *avec un brin de suffisance.* Vraiment ? Libre à moi ?

ALICIA. Puisque je t'ennuie !

PYGMALION. Tu ne m'ennuies pas. (*Il se lève.*) Tu m'inquiètes.

ALICIA, *un peu grondeuse.* Je te l'ai déjà dit, Pygmalion, le délire d'interprétation, on le subit un certain temps et un beau jour, on s'en libère.

PYGMALION, *agacé.* Tu n'as que ces mots à la bouche, ce matin : la résignation, le délire !

ALICIA. Je n'y peux rien... Une triste réalité surgit entre nous.

PYGMALION. Laquelle ?

ALICIA, *avec un soupir.* L'effritement de la confiance !

PYGMALION. Ah ! tu as le droit d'en parler, de la confiance ! Pourquoi ne commences-tu pas par me raconter ce qui s'est passé tout à l'heure entre père et toi ?

ALICIA. Je l'ai grondé, il ne sait pas se ménager.

PYGMALION. Oui, je sais. Mais lui, ne t'a pas fait de remontrances ?

ALICIA, *étonnée.* A quel sujet ?

PYGMALION. A ton sujet... Nous avons parlé de toi. De ta manière d'être. Tu te crois toujours à Londres ? Ce qui est possible en Angleterre ne l'est plus ici. Père lui-même en convient. Dans cette île, on ne peut pas prendre quelqu'un par le bras dans la rue, sans qu'aussitôt les gens murmurent. Tu crois que je ne m'en rends pas compte ? Au Palais, les regards entendus quand on parle de toi ?...

ALICIA, *souriant.* Ah ! Stéphanidès ! Naturellement !

PYGMALION. Pas seulement Stéphanidès ! Démétrios par exemple.

ALICIA, *souriant toujours.* Démétrios ? Bien sûr ! Mon service touche au sien. J'ai constamment à faire à lui.

PYGMALION. S'il ne s'agissait que de l'hôpital ! Depuis que tu l'as retrouvé ici, tu vois tout par ses yeux, tu ne prétendras pas le contraire !

(*Un temps.*)

ALICIA, *souriante.* Ecoute-moi, Pygmalion...

PYGMALION, *la coupant.* Oh ! Je sais ce que tu vas dire... Que j'ai des idées fixes, que c'est le mouchoir d'Othello qui me hante ! Que la jalousie...

ALICIA, *le coupant.* Parfaitement.

PYGMALION, *achevant la citation de Shakespeare.* « ... est un monstre aux yeux verts qui rend fou l'être qu'il dévore... » Je ne suis ni fou ni dupe ! J'enregistre.

ALICIA. Tu parles sérieusement ?

PYGMALION, *la regardant dans les yeux.* Très !

(*Un temps. Elle se lève avec désarroi.*) Alicia !

ALICIA, *avec agacement.* Quoi ?

(*Un temps.*)

PYGMALION, *resté assis.* Es-tu heureuse ?

ALICIA, *troublée.* En voilà une question !

PYGMALION. Non, non dis-moi toute ta pensée... Rien n'est changé en toi ?

ALICIA. Changé ?...

PYGMALION. Oui, j'ai parfois le sentiment que tu ne vis plus que pour ton hôpital, tes malades ; que ton regret d'avoir quitté Londres t'éloigne chaque jour un peu de moi ; que je ne t'intéresse plus autant !... J'ai besoin que tu me dises tout ce que tu me caches ! Et qui s'accumule lentement en toi !

ALICIA, *comme pour le rassurer, mais soudain lasse.* Si tu as cette impression, c'est à cause de ce climat de tension qui m'épuise, de ces attentats à chaque coin de rue... Cette ville est tout entière un champ de bataille... (*Elle va s'asseoir.*) Tu penses que je me raccrocherais à cet enfer, s'il n'y avait pas toi... Sans partage !

PYGMALION, *réalisant qu'il va toucher à un sujet dangereux.* N'en parlons plus !

(*Un temps.*)

ALICIA, *sur un autre ton.* Il y avait du monde au Palais, tout à l'heure ?

PYGMALION. ... Heu, comme d'habitude...

ALICIA. Tu as plaidé ?

PYGMALION. Oui, pourquoi ?

ALICIA. Rien, pour savoir. Ce que je suis fatiguée aujourd'hui : six interventions, sans compter les examens de diagnostic.

PYGMALION. Quand je t'ai quittée, ce matin, tu me disais que tu avais bien dormi !

ALICIA. Le sommeil, ce n'est pas tout !

PYGMALION. Je croyais que c'était la clé de l'équilibre pour toi !

ALICIA. Mettons que je n'y crois plus.

PYGMALION. Bien, bien !

(*Un temps.*)

ALICIA, *nette.* Dis-moi, Pygmalion, ton audience ce matin au Palais, c'était quoi ?

PYGMALION. La Première Chambre civile.

ALICIA. Mais il s'agissait de quoi ?

PYGMALION. Les éternelles chicanes de la Société des Cuivres.

ALICIA. Tu n'avais rien d'autre ?

PYGMALION. Deux heures cinq de plaidoirie, c'était assez éreintant comme ça. (*Sur un autre ton.*) Pourquoi t'intéresses-tu à mon emploi du temps ? Le jour où je prendrai une maîtresse, je te l'annoncerai le soir du premier rendez-vous, je te l'ai déjà dit !

ALICIA, *en riant.* Tu dis ça ! Mais tu serais battu de plusieurs longueurs par la Society de Nicosie !

PYGMALION. Prends garde : « le monstre aux yeux verts... »

ALICIA, *elle rit sans y croire.* Oh ! Tu es prêt à provoquer quiconque me jette un regard et c'est moi qui suis jalouse ?

PYGMALION, *en plaisantant et avec suffisance.* Je ne permets à personne de chasser sur mes terres, tu le sais bien.

ALICIA. Tu m'as prise pour une de tes oliveraies ?

PYGMALION, *avec tendresse.* Une oliveraie aux yeux verts !

ALICIA. Noisette... Officiellement noisette !

PYGMALION. C'est moi qui les regarde. Verts ! Je te dis. Et je te défends de discuter.

(*On entend des coups de feu lointains.*)

ALICIA, *sursautant.* Tu as entendu ?

PYGMALION, *à la fenêtre.* Une patrouille... On a dû tirer d'une terrasse... On m'a dit qu'il y avait eu tout à l'heure un accrochage dans l'avenue Saint-Georges.

ALICIA. Je me demande comment tout ça va finir !

PYGMALION. Quoi ?

ALICIA. Cette tuerie ! Quel démon nous a poussés à quitter Londres ?

PYGMALION. Nous nous sommes promis de ne plus en parler.

ALICIA, *résignée.* Nous pouvons décider de ne plus en parler. Le cauchemar ne disparaîtra pas pour autant... (*Un temps.*) Ah ! si j'avais pu penser que l'incendie s'allumerait ici, cinq mois plus tard !

PYGMALION. Nous n'aurions pas bougé, c'est ce que tu veux dire !

ALICIA. Au fond, c'est de ma faute ! Toi tu n'y tenais pas tellement. C'est moi qui t'y ai poussé. Je pensais à père !... seul ici, depuis la mort de maman, et puis j'ai cru au dépaysement, au soleil, à la mer, toute l'année. Pourquoi me regardes-tu ?

PYGMALION, *absorbé.* Heu ! j'étais en train de constater que la vie nous joue parfois de drôles de tours... C'est toi qui voulais qu'on s'installe à Chypre et c'est moi qui résistais ! (*Un temps.*) On croit se connaître et on ignore tout de soi. Moi qui m'imaginais sans problèmes ! Après vingt-cinq ans passés à Londres !

ALICIA. Quels problèmes ?

PYGMALION. Rien, rien...

ALICIA. Sans quels problèmes, te croyais-tu ?

PYGMALION. Tu le sais bien !

ALICIA. ... Mais tu es plus anglais d'allure que bien des Anglais de souche !

PYGMALION, *vexé.* Tu ne pouvais pas mieux dire... d'allure !

ALICIA. Ces choses pour moi n'ont jamais compté...

PYGMALION, *avec vivacité.* Si ces choses ne comptent pas, comme tu dis, appelle-les par leur nom !

ALICIA, *suffoquée.* Tu me crois capable de tels préjugés !

PYGMALION. Je n'ai pas dit ça.

ALICIA. Alors pourquoi ce reproche ?

PYGMALION. Ce n'est pas un réproche...

ALICIA, *tendrement.* Si je t'ai blessé, c'est sans le vouloir... (*Un temps. Elle va le rejoindre.*) L'amour, c'est aussi de savoir pardonner. Tu ne crois pas ?

(*Il s'éloigne d'elle. Un temps. Il se tourne vers Alicia, ouvre les bras. Elle s'y blottit et en se dégageant.*)

Nous avons besoin de nous changer les idées. Pourquoi n'irions-nous pas voir ce soir le dernier Hitchcock qui passe à « l'Acropolis »...

PYGMALION. Avec la grève ? Toutes les salles seront fermées !

ALICIA. ... J'avais oublié...

(*On sonne à la porte.*)

PYGMALION. Tu as un malade à voir ?

ALICIA. Non. Pas avant midi.

(*Entre Démétrios Mikaelidès, chirurgien, 38 ans. Il porte une grande enveloppe en mains.*)

scène 8

LES MEMES, *plus* DEMETRIOS MIKAELIDES

ALICIA, *allant vers lui.* Entrez, entrez donc, Démétrios.

DÉMÉTRIOS, *allant vers le fauteuil côté cour.* Comme vous m'avez dit hier que vous en auriez besoin, je vous les ai apportées. Toutes les radios sont là.

ALICIA. Merci.

DÉMÉTRIOS. Bonjour Alicia, bonjour Pygmalion.

ALICIA. Quelque chose à boire ?

DÉMÉTRIOS. Volontiers.

ALICIA. Un verre d'Ouzo ?

DÉMÉTRIOS. Deux gouttes dans un grand verre d'eau, si vous le voulez bien...

(*Elle le sert. Il commence à boire.*)

ALICIA, *montrant du doigt le paquet.* Vous avez eu le temps de les regarder ?

DÉMÉTRIOS. Oui, oui... J'ai examiné attentivement tous les clichés... Pour l'exophtalmie, Stéphanides n'y a vu que du feu... Il n'y a pas le moindre doute... C'est vous qui avez raison.

ALICIA, *avec satisfaction.* Ah ! je le lui avais bien dit... Il ne sera pas content... Mais ne le jugez pas là-dessus, c'est un garçon très capable, son défaut c'est de partir en flèche sur un syndrome...

DÉMÉTRIOS. Bah ! ça lui passera... (*Il boit et à Pygmalion.*) Vous êtes drôlement gardés par ici !

(*La scène change ici de contenu. Les comédiens soutiendront le rythme et la tension de leurs répliques qui ne sont pas des répliques de conversation courante, mais les premières passes d'armes, souples et sourdes, entre Pygmalion et Démétrios, annonçant l'affrontement de la scène suivante.*)

ALICIA. On vous a fait des difficultés pour passer ?

DÉMÉTRIOS. Moi, vous savez, je les franchis tous, les barrages ! Teint rose, œil bleu, cheveu noir. On me prend régulièrement pour un Ecossais ! Une aïeule qui a succombé au charme d'un de vos ancêtres, au temps des Croisades ! Les siècles n'ont pas effacé les traces du péché ! (*Un temps.*) Mais quel déploiemnet de forces ! (*Ironique.*) Garantis, vous êtes garantis contre toute infiltration... (*A Pygmalion.*) En chirurgie, c'est ce qu'on appelle un bloc étanche

PYGMALION, *sortant de sa réserve.* On ne t'a vraiment rien demandé ?

DÉMÉTRIOS. Non... Rien ne bouge d'ailleurs... Les patrouilles croisent, les fanfares se distraient comme elles peuvent dans les rues désertes... Comme baroud de guerre, on ne fait pas mieux !

(*Un temps.*)

PYGMALION, *revenant vers Démétrios.* Tu crois qu'il y aura du grabuge ?

DÉMÉTRIOS. Où cela ?

PYGMALION. Des confrères au Palais sont rentrés précipitamment chez eux (*Se servant à boire et allant s'asseoir sur le canapé face jardin.*) Le bruit avait couru vers dix heures que les grévistes venant du quartier des Remparts Vénitiens descendaient en force vers le Central téléphonique.

DÉMÉTRIOS, *intéressé.* Ils ont abandonné l'audience ? Et cela, malgré le dispositif que les Anglais avaient mis en place hier soir... Tu as vu ? Toutes leurs trottinettes sont dehors !

ALICIA. Les gens qui ont des enfants seuls, des vieillards à la maison ne vivent plus. Vous devriez le comprendre !

(*Un temps.*)

PYGMALION, *à Démétrios.* Tu as des nouvelles de chez toi ?

DÉMÉTRIOS. Non, pas depuis plusieurs jours... Il y a du mouvement jusque par là... Et chez toi ? Elektra a quel âge maintenant ? Je confonds toujours, moi.

PYGMALION. Elektra ? 22 ans, Elena, 21...

DÉMÉTRIOS. Comment travaillent-elles ?

PYGMALION. Elena ? Ses études la passionnent !

DÉMÉTRIOS, *le coupant gaiement.* Au point qu'elle en oublie de dire bonjour aux gens dans la rue.

PYGMALION. Qu'est-ce que tu racontes ?

DÉMÉTRIOS. Pas plus tard que la semaine dernière, je l'ai rencontrée devant Sainte-Sophie... Je lui ai fait un grand sourire. Elle m'a regardé dans les yeux et elle est passée, hautaine comme une figure de proue.

PYGMALION, *un peu dur.* Elena, hautaine ? Nous sommes à Chypre, ici ! Elle ne se permettrait jamais de parler à un homme seul, dans la rue.

DÉMÉTRIOS, *gêné.* Dis plutôt qu'elle doit mépriser la plupart de ses contemporains; nous sommes tous passés par là... (*Un temps.*)... Finalement, que fera-t-elle ?

ALICIA. Elle est fascinée par les laboratoires. Son rêve est d'entrer à la Société des Cuivres.

DÉMÉTRIOS. ... Avec les appuis dont vous disposez au Gouvernement général, ce rêve n'est pas inaccessible.

ALICIA. Vous la connaissez mal... Elle ne veut rien devoir à personne...

DÉMÉTRIOS. Je te le disais bien : son air hautain, ce n'est pas une invention à moi... Mais c'est parfait ! On en fera quelqu'un ! Les jeunes, casés par relations, ça ressemble vite à des limaces... Et Elektra ? Toujours aussi coquette.

PYGMALION. Elle est avec moi au bureau. Mère affirme qu'elle passe deux heures par jour à rêvasser sur les revues de Londres.

DÉMÉTRIOS. ... Elle regrette Oxford et les prairies environnantes ?

PYGMALION, *énervé.* ... Elle voudrait prêter serment, en juin... J'ai essayé de l'en dissuader. Rien à faire : c'est lié, chez elle, à toutes sortes d'idées romanesques sur la profession.

DÉMÉTRIOS, *soudain rêveur et presque tendre.* Pourquoi l'en dissuader ? Nous aurons besoin de juristes, un jour...

PYGMALION. J'aurais préféré qu'elle embrasse, elle aussi, une carrière scientifique. C'est tellement plus sûr !

DÉMÉTRIOS. A quel point de vue ?

PYGMALION. De tous les points de vue... Médecin, ingénieur, elle ne courrait pas le risque de tout devoir réapprendre... Tu te souviens des frères Nikos ? Mais si ! ils habitaient du côté de Soho, une petite pension derrière l'hôtel de l'Univers !

DÉMÉTRIOS. Oui, parfaitement.

(*Alicia se lève et va s'asseoir devant son secrétaire.*)

PYGMALION. Ils ont filé depuis six mois, à Athènes. Et ils se sont mis d'arrache-pied, à potasser le droit coutumier grec. Si au lieu de s'user les méninges à Londres, sur le droit moderne anglais, ils avaient fait l'Ecole des Mines, ils n'en seraient pas là, à leur âge !

DÉMÉTRIOS, *rêveur.* Refaire ses classes dans ces conditions, je ne dirais pas non, moi...

PYGMALION. Ce ne doit pas être drôle !

DÉMÉTRIOS. Drôle ? C'est toi qui es drôle.

PYGMALION, *se levant.* Moi ?

DÉMÉTRIOS. Oui, toi.

PYGMALION, *allant vers lui.* J'aimerais que tu me dises pourquoi ?

DÉMÉTRIOS. Parce que tu te refuses au moindre effort d'imagination.

PYGMALION, *coupant.* Dans les nuages, comme toujours !

DÉMÉTRIOS, *sec.* Je préfère ça. L'air y est plus vif.

ALICIA, *revenant vers eux.* Si vous commencez à vous disputer, je vous plaque !

DÉMÉTRIOS, *s'asseyant près de lui.* On ne se dispute pas, il ramène tout au nombril de quelques-uns !

PYGMALION. Tu oublies que ces quelques-uns ne connaissent pratiquement pas le grec !

DÉMÉTRIOS. Ils n'avaient qu'à l'étudier. C'est de leur faute !

PYGMALION. Tu en parles à ton aise. Tu l'as étudié, toi ?

DÉMÉTRIOS, *rageur.* Non, et tu sais très bien pourquoi. Mais je n'en tire pas argument pour justifier mes carences.

PYGMALION, *rapidement.* Mon pauvre Démétrios ! Le grec, pour ceux d'entre nous qui se destinaient au barreau, c'était il y a vingt-cinq ans, une perte de temps, une impasse ! Toutes les juridictions de l'Ile nous auraient été fermées. Seuls les songe-creux ne reconnaissaient pas la supériorité de l'anglais. Et le rattachement à la Grèce, *l'Enosis*, nous paraissait à tous, souviens-toi, une vue de l'esprit...

DÉMÉTRIOS. L'histoire se moque des gens pressés, des sceptiques... Ceux qui n'ont jamais désespéré, ils la connaissent, leur langue !

PYGMALION. Ils la connaissent ? Tu sais très bien que ce n'est pas vrai, que pour la plupart des gens de notre génération, l'anglais était devenu la seule langue de culture... Pour vivre, pour travailler, il fallait bien que...

DÉMÉTRIOS, *le coupant.* Te voilà plaidant leur dossier, maintenant.

PYGMALION. Leur dossier ? Tu te vois, toi Démétrios, membre de la Société de Chirurgie de Londres, rédigeant une communication en grec, toi, qui as passé quatorze ans de ta vie en Grande-Bretagne, toi qui es pétri de culture anglaise ?

DÉMÉTRIOS, *en maugréant.* Je me vois, je me vois... (*Il se lève.*) Nous en reparlerons dans quelques années... (*Un temps, comme s'il allait parler d'autre chose, puis, brusquement.*) C'est pour moi une question essentielle !

ALICIA. Vous n'allez pas prétendre que Pygmalion devrait se plonger dans l'étude du droit grec ?

DÉMÉTRIOS, *il va du côté jardin.* Je ne prétends rien... Ça le regarde.

(*Un temps.*)

ALICIA, *pour dissiper la gêne qui s'est installé désormais entre eux, sur le ton de la gronderie.* Pourquoi ne m'avez-vous pas appelée après la fin de votre consultation ?

DÉMÉTRIOS. Impossible d'avoir une ligne... Le standard ne répondait pas !

ALICIA. Menteur ! J'ai eu trois fois l'hôpital, d'ici, en passant par le standard.

DÉMÉTRIOS. Je vous en donne ma parole, Alicia, c'était tout le temps occupé.

ALICIA. Et l'automatique ? La cabine est à dix pas de chez vous.

PYGMALION, *à Alicia.* Faites-vous une scène !

DÉMÉTRIOS. Entre nous, voyons !

ALICIA, *à Démétrios, sur un ton très professionnel.* A quelle heure serez-vous à l'hôpital cet après-midi ?

DÉMÉTRIOS, *gêné.* Heu... Je n'y passerai pas.

ALICIA, *étonnée.* Ah ! Bien !

DÉMÉTRIOS, *avec une gêne accrue.* J'ai à faire en ville. Et vous ?

ALICIA. Je m'apprêtais à y retourner à cause du glaucome que vous m'avez demandé de surveiller ce matin !

DÉMÉTRIOS. Je sais. Mais quelque chose d'imprévu a surgi, tout à l'heure.

ALICIA. Je ne vous pose pas de questions !

(*Entre la secrétaire par la porte du cabinet de consultation.*)

J'arrive. (*A Démétrios.*) Je suis désolée, un malade à voir. (*Elle sort.*)

scène 9

PYGMALION, DEMETRIOS

DÉMÉTRIOS. Ça marche, sa clientèle !

PYGMALION. Oui... Un noyau intéressant... Surtout des fonctionnaires.

DÉMÉTRIOS, *admiratif.* A l'hôpital, dans son service, le matin, dès sept heures, les malades se pressent jusque dans le couloir. Et c'est elle, pas le « patron », qu'ils veulent voir. (*Un temps.*) Avant-hier, j'avais un blessé du crâne, à qui je venais de faire une trépanation. Je lui avais demandé de se charger du curetage de la cavité oculaire. Et voilà qu'en cours d'opération, le blessé fait une hémorragie. En moins de dix minutes elle a achevé toutes ses ligatures. Elle a acquis une grande maîtrise. (*Il va vers la bibliothèque, y prend un livre.*)

PYGMALION, *sur un autre ton.* Tu as des nouvelles de Peggy ?

DÉMÉTRIOS, *étonné.* Pourquoi ?

PYGMALION. Oh ! une simple association. (*Sur un autre ton.*) Elle est toujours dans son service, à Saint John's ?

DÉMÉTRIOS, *agacé.* Oui, je crois... Depuis mon installation ici, je n'ai pas eu la moindre nouvelle... Ça remonte tout de même à cinq ans.

PYGMALION. Elle ne s'est pas remariée ?

DÉMÉTRIOS, *de plus en plus agacé.* Je n'en sais absolument rien.

PYGMALION. Je n'ai jamais compris pourquoi vous vous êtes séparés.

DÉMÉTRIOS. Elle ne pouvait pas se résigner à abandonner Londres.

PYGMALION. Vous avez rompu pour ça ?

DÉMÉTRIOS. Les raisons pour lesquelles les couples survivent ou se défont, c'est tellement bizarre !

PYGMALION. Je ne tenais pas beaucoup à rentrer ici. C'est Alicia qui m'y a poussé ! Elle ne voulait pas laisser son père seul. Je ne l'ai pas abandonnée pour autant !

DÉMÉTRIOS, *avec vivacité.* Peggy n'est pas toi ; toi tu n'es pas moi. Chacun est comme il est.

PYGMALION. Pourquoi te fâches-tu ?

DÉMÉTRIOS. Pour moi, Peggy, c'est le passé. Parlons d'autre chose, veux-tu ?

(*Il va à la fenêtre. Les bag-pipes défilent de nouveau sous la fenêtre. Un temps. Revenant vers Pygmalion.*)

Faire jouer les fanfares dans une ville en état de siège !... Athènes, sous l'occupation allemande, avait droit aussi, tous les jours, à sa ration de musique !

PYGMALION. Ce que tu dis là est scandaleux !

DÉMÉTRIOS. La vérité est scandaleuse.

PYGMALION. Pas quand on fait la part des choses... Ce dont tu n'as jamais été capable !

DÉMÉTRIOS, *avec une douceur calculée.* Regarderais-tu du même œil l'étranger et tes frères ?

PYGMALION, *se levant, et comme si cette réplique l'avait profondément atteint*). Tu es blessant !

DÉMÉTRIOS, *souriant.* J'oubliais qu'on te prend pour un Gallois. A force de te raconter des histoires, tu finiras par te prendre un beau jour pour le fondateur de Londres !

PYGMALION, *piqué au vif.* Des histoires, j'aimerais savoir qui s'en raconte le plus.

DÉMÉTRIOS. N'insiste pas. Il me serait facile d'être cruel. C'est entendu une fois pour toutes : tu as passé ton enfance à Londres, ta jeunesse universitaire à Oxford, mais les mille ans de tradition cypriote, qui sont l'honneur de nos familles, qu'en fais-tu ?

PYGMALION. Tu n'en es pas le gardien ?

DÉMÉTRIOS, *gravement.* Je suis ton ami.

PYGMALION. Que désires-tu ?

DÉMÉTRIOS, *avec douceur.* Que tu redeviennes toi-même, que tu n'essaies pas d'échapper à ton origine.

PYGMALION. Le destin des Cypriotes est aussi mon destin, Démétrios ; mais en chacun de nous, tu le sais bien, il y a désormais celui que notre éducation anglaise a façonné.

DÉMÉTRIOS. Je n'ai nulle envie, à cause de l'éducation que j'ai reçue, de régler mon destin sur celui des Britanniques.

PYGMALION. Personne ne te le demande !

DÉMÉTRIOS. Ah ! Et tes litanies dans les journaux, à la radio, sur ce que l'Angleterre a apporté au monde, c'est destiné à quoi ?

PYGMALION, *vivement.* La culture anglaise a donné, tu le sais parfaitement, un sens à ma vie !

DÉMÉTRIOS. Tu ne me feras pas l'injure de croire que les poètes, les philosophes qui ont bercé ta jeunesse, je ne les admire pas, moi aussi ! (*Avec une très grande douceur.*) Ne vois-tu pas que les mots qu'il

t'ont appris : dignité, liberté, sont en train de prendre forme ici ?

PYGMALION, *vivement.* Ça ne change rien au fond de *mon* problème, de *ton* problème !

DÉMÉTRIOS. Mon problème ? Parle pour toi... (*Il s'assoit.*) J'ai le sentiment, depuis ton arrivée de Londres, que rien de ce qui se passe ici ne t'émeut vraiment ! (*Il va s'asseoir sur le canapé.*) La Grèce ! Ce mot qui devrait te bouleverser, ça ne compte pas plus pour toi que la dernière peuplade « mau-mau », au fond des tropiques !

PYGMALION, *sèchement.* Tu as le don de voyance !

DÉMÉTRIOS. Alors, pourquoi acceptes-tu de vivre partagé, mutilé, déchiré, entre l'Angleterre et cette île ?

PYGMALION. Tu me fais rire !

DÉMÉTRIOS. Tu as toujours envie de rire quand tu es à bout d'arguments.

PYGMALION, *blessé.* Et toi, tu crois qu'une telle déchirure, ça se règle par un raisonnement ?

DÉMÉTRIOS. Non. Je vais te dire... Je pense que c'est un luxe. Un luxe d'autant plus vain qu'au bout du compte, ni toi, ni moi n'avons une seule goutte de sang anglais dans les veines.

PYGMALION, *rieur.* Un doctrinaire ! Voilà ce que tu es : un doctrinaire.

DÉMÉTRIOS. Un doctrinaire ? Tu ne vois donc pas ce qui s'est enraciné ici depuis près d'un siècle ? Cette grimace qui tient lieu de rapports humains ! Tiens cette fanfare tout à l'heure... (*En levant le ton.*) Battre de la grosse caisse, souffler dans des fifres et des bag-pipes alors que cette ville depuis ce matin semble frappée de stupeur, qu'est-ce que ça signifie, sinon qu'ils nous méprisent en bloc et qu'ils ont tenu à nous le dire.

PYGMALION, *vivement.* Trois sur quatre des Anglais de Nicosie, j'en suis sûr, ne trouvent pas cela du meilleur goût !

DÉMÉTRIOS. Pris individuellement, bien sûr !

PYGMALION. Comment veux-tu les prendre alors ?

DÉMÉTRIOS, *blême.* En bloc ! Exactement comme ils sont venus !

PYGMALION, *en criant presque.* Les spécialistes du « Civil Service » et les gardes-chiourme ? Les ingénieurs et les ignares ?

DÉMÉTRIOS, *maintenant lancé.* Je ne te parle pas des individus ! Je te parle du système sur lequel *leur* présence est fondée, et qui secrète le mépris ! Et c'est sur cela que tu veux fonder un ordre, une association durable !

PYGMALION, *en riant, mais intérieurement bouleversé.* Ce n'est pas chirurgien que tu aurais dû être, mais avocat, avocat d'assises ! Tu m'attribues constamment des choses que je ne dis pas ! (*Un temps.*) Je ne défends pas le système, je pense à l'inéluctable permanence dans l'avenir cypriote d'un certain contenu anglais. Nous n'avons pas vécu si longtemps ensemble sans qu'il en reste demain quelque chose ici !

DÉMÉTRIOS, *un temps, avec un peu de désespoir.* Dis-moi, Pygmalion ! Tu es très occupé les jours prochains ?

PYGMALION. Oui, encore assez, j'ai deux affaires très sérieuses à plaider devant la Cour martiale ?

DÉMÉTRIOS. Et après ?

PYGMALION. Après, j'aurai un ou deux après-midi libres. Pourquoi ?

DÉMÉTRIOS. Parce que j'aimerais te montrer la ligne de partage, entre eux et nous !... Nous ne vivons pas ensemble, Pygmalion, nous vivons en nous épiant à travers toute l'île. Il y a chez la plupart d'entre eux une répulsion physique pour les nôtres (*Il a dit cela presque dans un souffle.*) qu'il faut être aveugle pour ne pas apercevoir. Tu ne l'as jamais éprouvée ? J'oubliais qu'on te prend pour un Gallois ! Un Gallois du Pays de Galles !

PYGMALION, *très bas.* Je me fous de tes insolences.

DÉMÉTRIOS. Me permets-tu une question ?

PYGMALION. Dis toujours.

DÉMÉTRIOS. Pourquoi acceptes-tu de défendre des hors-la-loi devant la Cour martiale ?

PYGMALION, *avec colère.* Tu oses me demander ça ?

DÉMÉTRIOS. Au nom de ta logique tu devrais te récuser ! Ils ne se battent pas, eux, pour cette permanence d'un contenu anglais dans l'avenir de Chypre !

PYGMALION. Ce que tu dis est grotesque !... (*Allant vers lui et rapidement*). Si on t'amène à l'hôpital, et ç'a dû certainement t'arriver ce genre de choses, un soldat anglais blessé, — j'irai même plus loin — un de ces Turcs qui descendent les militants de l'EOKA, la nuit, à coups de poignard, tiens, un type dans le genre de cet Azizkoglou dont tout le monde parle en ce moment, que fais-tu ? Refuses-tu de lui administrer des secours, de l'opérer ?

DÉMÉTRIOS. Rien de commun. Si tu veux défendre honnêtement des hors-la-loi, tu es obligé de faire valoir devant les juges les mobiles qui les animent. Moi, je ne défends pas les idées du type que je trépane... Je rajuste les morceaux cassés. Un point c'est tout !

PYGMALION. Et tu arraches le type à la mort ! (*Heureux de sa trouvaille.*) Ta logique te l'interdit ! C'est un laquais des Anglais !

DÉMÉTRIOS, *en haussant les épaules.* Décidément toi et moi, nous ne nous comprendrons jamais !

PYGMALION, *souriant et tout à coup presque tendre.* Oui, et le plus étrange, c'est qu'il y a si longtemps que ça dure ! A Londres, quand tu ne t'intéressais qu'à tes conquêtes féminines, tu me plaignais de croire que la vie pouvait avoir un autre sens. Aujourd'hui que tu as des vues sur le monde, tu me plains de ne pas les partager. (*Il va vers Démétrios et lui donne une tape sur l'épaule.*) Sacré Démétrios !

(*Bruit de l'hélicoptère rôdant à nouveau dans les parages.*)

DÉMÉTRIOS. Il est déjà une heure moins le quart. Il faut que je file... Tu m'excuseras auprès d'Alicia. Je suis pris.. à deux heures Au revoir ! (*Il s'en va vers la porte et revient sur ses pas.*) Sans rancune ?

PYGMALION, *après une hésitation feinte.* Bien sûr !

(*Démétrios sort. Bruit extérieur. Pygmalion se dirige vers l'appartement. Les bag-pipes défilent à nouveau sous la fenêtre. Sonnerie prolongée du téléphone. Entre l'infirmière-secrétaire.*)

scène 10

LA SECRETAIRE

LA SECRÉTAIRE. Allô ! oui, oui... Qui demandez-vous ? Le docteur Alicia Harper ? C'est bien ici... A quel sujet ? Qui ça ? M. Lewis Harper ? Gravement ?... Vous pouvez parler. Je suis la secrétaire du docteur. Une machine infernale ? A l'hôpital... Je vais prévenir Madame, immédiatement... Allô ? Quelles sont les chances de le sauver ?.. .Ah ?... Oui, oui, bien sûr ! Bien sûr !

(*Le rideau tombe tandis que la secrétaire écoute la fin de la communication.*)

RIDEAU

tableau II

Même décor.

Le surlendemain. Quand le rideau se lève, Alicia et Pygmalion vêtus de noir, elle, portant une voilette, rentrent des obsèques du père d'Alicia. Elle pénètre la première dans la pièce, dont les jalousies et les rideaux sont baissés. Pygmalion la suit et l'aide tendrement à s'allonger.

Eclairage en demi teinte; avoir recours si possible à des « caches » colorés. Pinceau de lumière venant du corridor, côté jardin.

scène 1

ALICIA *et* PYGMALION

PYGMALION. Tu es là toute tendue, au bord des larmes. Il faut réagir.

ALICIA. Réagir ! (*En se levant.*) On étouffe ! (*Elle va vers la fenêtre.*) Il fait beaucoup plus chaud ici que tout à l'heure en plein soleil. Au cimetière, au moins on respirait ! (*Elle remonte les jalousies et tire les rideaux.*) Il se prépare un de ces orages !

PYGMALION. Tu sais bien que c'est absurde. Nous ne sommes pas à Londres. (*Il va vers la fenêtre, baisse à moitié les jalousies.*) Tu ne te résoudras jamais à vivre comme les gens d'ici.

ALICIA. Fenêtres fermées, rideaux tirés, même en avril : vos théories sont absurdes. Vous n'êtes pas des termites.

PYGMALION. Nos théories sont celles de toutes les îles de lumière.

ALICIA. Sauf qu'ici la lumière est deux fois plus intense qu'aux Cyclades ou à Capri !

PYGMALION, *avec une très grande tendresse.* Tantôt c'est la chaleur, tantôt c'est la lumière ! Tu devrais dormir un peu.

(*Pygmalion et Alicia donneront dans cette scène le sentiment de l'extrême difficulté que des êtres meurtris éprouvent à communiquer entre eux, malgré ce qu'ils ont en commun. Pygmalion sera très tendre et ne réagira aux provocations inconscientes d'Alicia que par un redoublement de tendresse à son égard. Il ne se laissera aller qu'à partir du moment où elle le blessera en parlant des Cypriotes sur un ton involontairement blessant.*)

ALICIA. Ah !

PYGMALION. Allonge-toi un moment. Allons, allons, tu n'as pas fermé l'œil de la nuit. Ça te calmera. (*Il lui donne à boire.*)

ALICIA. Je n'en veux pas !

PYGMALION. Tu n'es pas raisonnable.

ALICIA. Qui l'a été ce matin ? Cet imbécile pérorant en cockney ? Les fonctionnaires du Gouvernement général au bord de la fosse ? Pourquoi, pourquoi serais-je raisonnable ?

PYGMALION, *avec douceur.* Parce que je te le demande.

ALICIA. Et tu crois qu'il suffit que tu me le demandes ? Je ne suis plus l'Alicia objective que tu as connue à ton retour de la guerre.

PYGMALION, *nostalgique.* Tu as bien changé depuis ce jour d'été.

ALICIA. Tu me vois mesurant aujourd'hui le pour et le contre de chaque mot ?

PYGMALION, *très tendrement, et comme à regret.* Je ne te parle pas d'aujourd'hui... Tu n'es plus la même. Tu es devenue irascible, taciturne.

ALICIA. Notre vie ici est peut-être comparable aux années de Londres ?

PYGMALION, *s'éloignant d'elle.* On ne retrouve jamais le parfum du lieu que l'on a quitté !

ALICIA, *avec vivacité.* Quel parfum as-tu trouvé ici, j'aimerais le savoir ? Des ruines calcinées..., la ruse, la méfiance, l'hostilité !

PYGMALION. Depuis notre retour, j'ai le sentiment d'être au milieu de ce que je cherchais... J'ai trouvé ici une plénitude que je n'avais jamais éprouvée. Comme si ce qui me manquait à Londres — ce grec sonore et rocailleux que tout enfant j'ai entendu ma mère parler, la fierté des gens, le rythme des jours, une certaine qualité du ciel — était devenu à mes yeux plus important que tout le reste.

ALICIA. Cette angoisse où je suis tout le temps par rapport à toi et aussi cette solitude où tu m'as plongée, ça ne compte pas pour toi ?

PYGMALION, *avec douceur.* Pourquoi te cabres-tu ?

ALICIA. Je ne me cabre pas, je te parle de moi, de nous.

PYGMALION, *tâchant de la calmer.* Un couple comme le nôtre ! Cette redoutable nouveauté ! Tu le savais bien au départ que ce serait ici la difficulté essentielle ?

ALICIA. Je le savais, je le savais... Théoriquement.

PYGMALION. A Londres, nous avons franchi ensemble le fossé des préjugés qui interdisaient à une femme de ton origine de prendre pour mari un Cypriote. Ici, jusqu'à la première flambée de violence, les choses n'ont pas si mal marché. (*Avec précaution.*) Puis tu t'es raidie, de jour en jour, jusqu'à prendre souvent *leur parti* en ma présence.

ALICIA. Je me suis raidie parce que les tiens m'y ont contrainte. Ils me l'ont fait sentir depuis un an que j'étais une étrangère !

PYGMALION, *avec un léger sourire de satisfaction.* Leur opinion t'importe donc ?

ALICIA. Comment peux-tu dire ça ?

PYGMALION. Excuse-moi.

ALICIA. Ah ! tu peux sourire ! Au fond..., ça ne te déplaît pas de constater qu'on ne m'aime pas.

PYGMALION, *avec douceur.* Qui ne t'aime pas ?

ALICIA. Personne : Elena, et même Elektra. Je ne supporterai pas indéfiniment leur persiflage, leurs sarcasmes.

PYGMALION, *avec tendresse.* Quand mes sœurs t'ont-elles manqué de respect ?

ALICIA. Pas plus tard que lundi dernier, à table, quand nous parlions de la grève et que j'ai dit que nous allions être privés de tout.

PYGMALION, *avec une très grande gentillesse.* Leur sourire n'était pas méchant. A leur âge, ces privations sont dérisoires, par rapport à l'enjeu de ces grèves. (*Un temps.*) Elles ont pour toi une admiration aveugle. Tu représentes à leurs yeux le type de femme qu'elles aimeraient être demain.

ALICIA. Et tu ne vas pas me dire que ta mère me porte dans son cœur ?

PYGMALION, *sans s'emporter.* Là, tu es injuste ! C'est une pauvre vieille attachée aux coutumes et tu n'es pas la seule qu'elle agace parfois par ses remarques acides, mais, au-delà de ses idées fixes, elle est la bonté même, tu le sais bien !

ALICIA. Tu as toujours raison !

PYGMALION, *encore maître de lui.* Non, j'ai souvent tort, mais pas cette fois-ci.

ALICIA. Et les regards de haine à l'hôpital, au marché, dans les autobus ? C'est de l'imagination sans doute ?

PYGMALION, *tout à coup, sur un ton presque menaçant.* Je t'en prie ! Qu'est-ce qui te prend ?

ALICIA. S'il ne reste pas entre nous la possibilité de parler à cœur ouvert, à qui me confierai-je ? A père, qui ne m'entend plus ? (*Elle sanglote.*)

PYGMALION, *bouleversé.* Regarde dans quel état tu te mets !

ALICIA. Tu ne comprends donc pas que j'étouffe dans cette île ? Tu ne vois donc pas qu'il m'est impossible de vivre ici plus longtemps. Entre la mort de père, l'animosité générale et les dangers que tu cours, je n'en peux plus. (*Elle sanglote.*)

PYGMALION. Calme-toi.

ALICIA, *redevenue maîtresse d'elle-même.* Me calmer ! Tu n'as que ce mot à la bouche.

PYGMALION. Je ne te demande pas d'oublier ta douleur, mais de ne pas l'aviver.

ALICIA, *s'éloignant de lui.* Et moi, je te demande de me laisser seule !

PYGMALION. Je viens à toi avec toute ma tendresse et tu me repousses comme si j'étais responsable de la mort de ton père.

ALICIA, *explosant.* La mort ? Dis plutôt le meurtre !

PYGMALION, *avec une grande douceur.* Le meurtre ? Tu sais bien que ce n'est pas un meurtre.

ALICIA, *en criant presque.* Et qu'est-ce qu'il aurait fallu ? Qu'ils lui coupent les oreilles ? Qu'ils le saignent comme un bœuf ?

PYGMALION, *avec violence.* Alicia !... Je t'interdis ! (*Changeant de ton.*) Quand tu parles des miens sur ce ton, je n'y vois plus clair. Je ne sais pas ce que... (*Hors de lui.*) Vous êtes tous les mêmes.

ALICIA. Qu'est-ce que tu dis ?

PYGMALION, *se contenant.* Rien ! Je me suis laissé emporter. Mais tu ne fais rien pour...

ALICIA, *agressive.* ... pour te donner raison !

PYGMALION. Tu en es incapable. Surtout dans l'état où tu es

ALICIA. Tu te retranches derrière mon état pour ne pas dire clairement ce que tu penses.

PYGMALION, *redevenu maître de lui.* Je ne te donnerai pas ce plaisir. (*Il va vers la porte.*)

ALICIA, *à haute voix.* Merci !

PYGMALION, *de nouveau menaçant, mais cette fois-ci sourdement.* Dis-moi, Alicia, qu'est-ce que tu cherches aujourd'hui ?

ALICIA, *avec effroi.* Rien, rien.

PYGMALION. On ne le dirait pas. Que me veux-tu ?

ALICIA. Rien, rien ! Oublier !

PYGMALION. Tu n'en prends pas le chemin... (*En se radoucissant.*) Depuis le cimetière, quoi que je te dise, tu te hérisses.

ALICIA. Rien ne remplace le silence.

PYGMALION, *conciliant, mais encore en colère.* Disons que j'ai cru bien faire et que tu as été un peu injuste.

ALICIA, *après un temps.* Tu n'a jamais su pardonner vraiment !

PYGMALION. Il est entendu une fois pour toutes que nous sommes les gens les plus ombrageux de la terre. Est-ce qu'on ne dit pas dans ta famille : piquer une colère cypriote ?

ALICIA, *avec une soudaine tendresse.* Vous êtes bien les seuls à réagir avec cette brusquerie. Tu vois un Anglais virer soudain comme une solution de tournesol parce qu'un mot l'aurait piqué au passage ? (*Elle se lève. Un temps. Avec une soudaine tendresse.*) Bien que tu te sois frotté à nos bonnes vielles manières, il ne t'en est pas resté grand-chose.

PYGMALION, *avec vivacité.* Il faut croire que l'hérédité pèse plus lourd que l'éducation.

ALICIA. Sur ce chapitre, tu es comme un écorché. (*Sur un autre ton.*) Quand tu t'es mis à crier, tout à l'heure, j'ai eu très peur, tu sais !

PYGMALION. Ils n'en voulaient pas à père ceux qui ont placé cette machine infernale en plein boulevard ! Le malheur a voulu qu'ils se soit trouvé là. Ça aurait pu m'arriver aussi bien ! Si j'étais tombé à sa place, aurais-tu parlé de meurtre ?

ALICIA. Laissons là les hypothèses. A quoi bon ?

PYGMALION. Je dois te paraître odieux avec mon souci du mot propre, mes emportements. Il m'est pénible d'entendre dans ta bouche les mots des autres !

ALICIA. Quels mots ?

PYGMALION. Qu'ils lui coupent les oreilles. Qu'ils le saignent comme un bœuf !

ALICIA. Comme si ça n'était pas arrivé cent fois !

PYGMALION, *criant presque.* C'est arrivé plus d'une fois, oui, et ça arrivera encore ! Mais père n'a tout de même pas connu cette fin !

ALICIA. Une fin à peine moins atroce !

PYGMALION, *la calmant.* A peine moins atroce, j'en conviens, mais avant tout une fin absurde. (*Un temps et vivement.*) Ce n'est pas le cas des monstres ayant encouru ces sortes de vengeances-là.

ALICIA, *avec étonnement.* Alors, tu es avec les égorgeurs qui se vengent des monstres ?

PYGMALION. Et toi, tu crois que les monstres n'existent pas ?

ALICIA, *éclatant.* Pour moi, ils sont partout présents. J'en arrive à ne plus pouvoir regarder la foule dans la rue, sans penser que celui-là qui m'observe médite une violence, que celui qui me sourit me supprimerait sur-le-champ s'il en avait le pouvoir.

PYGMALION, *la calmant.* Les gens du quartier te dévisagent, te sourient, pour d'autres raisons. Ils savent tous que tu es ma femme.

ALICIA. Ta femme ! Veux-tu savoir pourquoi ils me dé-

visagent ? Parce que pour eux, je suis la bête curieuse qui a ensorcelé un des leurs. Ils me sourient parce qu'ils me haïssent.

PYGMALION. Faut-il que tu sois à bout pour dire de telles choses.

ALICIA. Je suis lucide, mais toi, tu n'admettras jamais ce qui te gêne, ce que tu ne veux pas t'avouer et avouer tout court.

PYGMALION, *explosant à son tour.* Ce qui me gêne ? Tu voudrais que vivant sous l'état de siège, des gens qui crèvent d'angoisse, qui ne te connaissent pas, débordent d'amitié envers toi, qui es, pour eux, une Anglaise.

ALICIA, *hors d'elle.* Nous y voilà ! Une Anglaise ! C'est cela que tu ne me pardonnes pas ! Tu as longtemps rusé avant de le reconnaître, mais maintenant ce qui est dit, reste dit ! Tu regrettes de m'avoir épousée ! Et tu te joues la comédie à toi-même pour te convaincre du contraire ! Tu crois que je ne sais pas que ton cœur bat avec celui des gens d'ici ? Tu crois qu'hier, quand tu as prétendu avoir plaidé pour la Société des Cuivres, je n'ai pas compris qui tu venais de défendre ? Tant que père était vivant, j'ai essayé, au prix d'un effort de toute ma raison, de justifier tes interventions en faveur des hors-la-loi. Mais maintenant, à chaque fois que tu plaideras pour l'un d'entre eux, son visage sera présent à mes yeux. Non, je ne veux pas, je ne peux pas oublier le sang versé ! (*Un temps.*) Je ne veux pas non plus me dresser comme un obstacle entre ton pays et toi.

(*Entre Elektra.*)

scène 2

Cette scène est jouée à mi-voix.

ELEKTRA. Pardon, Alicia. (*A Pygmalion*). On te réclame d'urgence.

PYGMALION. Où çà ?

ELEKTRA. A la Prison centrale.

PYGMALION. Qui ?

ELEKTRA. L'interrogatoire des trois jeunes gens de Kyrène va avoir lieu dans un instant. Ils t'attendent. Impossible de commencer sans toi !

(*Pygmalion bouleversé hésite.*)

PYGMALION, *à Elektra.* Va sortir la voiture du jardin. J'arrive. (*Elektra sort, Pygmalion à Alicia.*) Il faut que j'y aille, Alicia. Je ne peux pas ne pas y aller... Refuserais-tu de te porter au secours d'un blessé ? (*Un temps.*)

ALICIA. A toi de juger qui est aujourd'hui menacé. Moi, nous ou ces gens qui te demandent.

(*Il la regarde longuement et sort bouleversé.*)

scène 3

ALICIA

ALICIA, *chavirée de douleur, va vers le téléphone.* Allô ! la B.O.A.C. ? Docteur Alicia Harper à l'appareil. Donnez-moi le service des réservations... Allô ! les réservations ? Je voudrais une première pour Londres... Oui pour demain... Je suis très pressée. Une consultation importante... Tant pis : donnez-moi ce que vous avez... Oui, oui, réservez ferme, ferme... Je vous envoie un chèque... Vous l'aurez demain matin au courrier. Pour le visa de sortie, j'arrangerai ça... Oui, oui, par des amis au Gouvernement général... J'y compte.

RIDEAU



ème partie

tableau III

(*Même décor*)
(*Le même jour, fin d'après-midi, temps orageux*)

Quand le rideau se lève Démétrios est seul en scène. Nerveux, il regarde par la fenêtre dont les rideaux sont aux trois quarts tirés, comme s'il guettait un bruit pouvant venir de la rue. Alicia, toujours vêtue de sa robe de deuil, entre quelques instants plus tard.

Pendant la première partie de la scène, elle sera « absente », toute à ses problèmes intérieurs.

scène 1

DÉMÉTRIOS, ALICIA

ALICIA, *venant de la porte côté cour.* Je vous croyais parti pour une urgence. (*Elle allume successivement deux lampes placées aux extrémités cour et jardin.*)

DÉMÉTRIOS, *gêné.* J'aurais tellement voulu être des vôtres ce matin. Encore une fois mes condoléances.

ALICIA. Merci.

DÉMÉTRIOS. Vous devez être exténuée ?

ALICIA, *pour dire quelque chose.* Non, non. (*Sur un autre ton.*) Quoi de nouveau à l'hôpital ?

DÉMÉTRIOS. Des broutilles. Vous allez prendre, j'imagine, quelques jours de repos ?

ALICIA. Je ne sais pas ce que je vais faire.

(*Un silence.*)

DÉMÉTRIOS, *regardant par la fenêtre.* L'orage qui rôde depuis ce matin sur les monts de Kyrène va fondre sur la ville. Il n'y en a plus pour très longtemps maintenant.

ALICIA, *regardant à son tour le ciel.* Cette île est un chaudron de sorcière. Ce matin, le soleil implacable. Tout à l'heure, le déluge.

(*Un silence.*)

DÉMÉTRIOS. Pygmalion n'est pas là ?

ALICIA, *à son tour gênée.* Non.

DÉMÉTRIOS. Il tardera longtemps, vous ne savez pas ?

ALICIA. Je ne sais pas.

DÉMÉTRIOS. J'aurais dû téléphoner avant.

ALICIA. Vous savez que vous êtes toujours le bienvenu à la maison.

DÉMÉTRIOS. Le bienvenu !

ALICIA, *sans conviction.* Est-ce que nous nous gênions pour faire irruption chez Peggy et vous, à Londres, à n'importe quelle heure ?

(*Un silence.*)

DÉMÉTRIOS. C'était le beau temps... Un autre siècle. (*Un temps, songeur.*) Vous vous rappelez pendant le plus terrible mois du « Blitz », nos promenades dans les jardins de l'hôpital ? Le marchand de « chips » à l'entrée de la grille et les bains de soleil sur les chaises métalliques, face à la grande terrasse ?

ALICIA. Seule la cloche de service, sonnant moins le quart, nous en chassait. Vous vous prélassiez au soleil comme un lézard au sortir de l'hiver.

DÉMÉTRIOS. Et vous donc ?

ALICIA. Moi, ce n'est pas la même chose... On grelotte depuis des générations dans ma famille.

DÉMÉTRIOS. C'est pourquoi vous vous plaignez d'avoir toujours si chaud chez nous !

(*Un temps.*)

ALICIA, *comme si elle n'avait pas entendu.* Et dire que c'est vous qui m'avez présenté Pygmalion.

DÉMÉTRIOS. Vous vous trompez, Alicia.

ALICIA. Je me trompe ? A Saint John's. Je m'en souviens comme si c'était hier.

DÉMÉTRIOS. Non. Il s'est arrangé ce jour-là pour que je ne puisse pas faire autrement. Je n'y tenais pas. Il m'avait vu plusieurs fois avec vous à l'hôpital et il est venu de lui-même, à l'heure du déjeuner. Je n'allais pas lui dire qu'il était de trop. Il rentrait du front. Je l'ai invité à partager notre repas au réfectoire.

ALICIA, *surprise.* Vous ne m'aviez jamais raconté ce détail.

DÉMÉTRIOS. Nous autres Cypriotes, nous sommes beaux joueurs. . .

ALICIA. Beaux joueurs ?

DÉMÉTRIOS. Pourquoi remuer le passé ? (*Un temps.*) Dès que je vous ai présentés l'un à l'autre, j'ai compris... Vous disputer à lui ? Je n'avais plus la moindre chance. (*Sur un autre ton avec gêne.*) Et je me suis juré de ne plus jamais rien laisser paraître de mes sentiments. Je ne sais pas ce qui m'a pris... Cette conversation est complètement absurde... Excusez-moi...

ALICIA. ... J'avais toujours cru qu'au lendemain de votre liaison avec cette somptueuse infirmière...

DÉMÉTRIOS, *de la fenêtre.* Le chirurgien n'apprend-il pas devant la table d'opération à dominer ses passions ? Le masque blanc que nous portons, ce n'est pas tant pour l'hygiène que pour la maîtrise de soi. Il n'y eut pas que la somptueuse infirmière... (*Un temps.*) Et puis, ce fut Peggy, notre mésentente, ma décision de revenir ici... (*Il revient.*) Rassurez-vous : le temps a fini par tout noyer. Rien de tel que le temps pour ça : tellement plus sûr que l'alcool. (*Un temps.*) Cette période de ma vie est comme ces corridors où l'on s'engouffre au début d'un mauvais rêve et qui se murent tout à coup devant vous. Prisonnier, j'étais prisonnier de mon insouciance. De mon inconscience... (*Il va du côté cour.*)

ALICIA. ... Ce que vous appelez : inconscience, n'était en vous que la jeunesse. Une jeunesse un peu folle. Une jeunesse un peu dure.

DÉMÉTRIOS, *après un temps.* L'éternelle jeunesse ? Regardez autour de vous, ici... Jeunesse et inconscience ne sont pas du tout liées.

ALICIA. Parmi les meurtriers de mon père, il y avait une jeune étudiante de dix-neuf ans. Savez-vous ce qu'elle a dit quand elle a été arrêtée ? Qu'elle avait posé cette machine infernale pour faire un exemple.

DÉMÉTRIOS, *avec une précaution extrême, en prenant bien garde de ne pas la blesser.* Nous étions, je crois, finalement plus cruels. Notre horizon ne dépassait pas la médecine ou nos affaires de cœur. Nous laissions le champ libre au mal.

ALICIA. Au mal ! Alors pour vous aussi, le meurtre de père, c'est le bien ! (*Explosant.*) Vous baignez tous dans la haine !

(*Un temps.*)

DÉMÉTRIOS, *revenant vers Alicia.* Je comprends votre chagrin, mais la haine, la haine...

ALICIA. Vous n'allez tout de même pas dire que père suscitait la haine ?

DÉMÉTRIOS. Il ne s'agit pas de lui. (*Sur un autre ton.*) Je suis désolé de m'être décommandé à la dernière minute.

ALICIA. Ne vous excusez pas. C'est inutile.

(*Un temps.*)

DÉMÉTRIOS. Alicia, un devoir m'appelait ce matin à la même heure.

ALICIA. Le devoir ! Il est derrière tous nos malheurs.

DÉMÉTRIOS, *avec retenue.* Nous ne les avons pas choisis, ces... malheurs.

ALICIA, *avec agacement.* Nous vous les avons imposés, je sais. Mais vous vous y complaisez, avouez-le. Une merveilleuse occasion de croire à ce que vous faites. (*Un temps.*)

DÉMÉTRIOS. Croyez-moi, on ne naît pas dans la peau d'un tueur.

ALICIA. Je n'ai pas voulu dire ça.

(*Un temps.*)

DÉMÉTRIOS. Vous connaissez Azizkoglou ?

ALICIA. Celui dont le « Cyprus Mail » parle si souvent ?

DÉMÉTRIOS. Oui, le Turc qui... descendait les militants de l'EOKA, à coups de poignard... Nous l'avons abattu tout à l'heure.

ALICIA, *stupéfaite.* Vous ?

(*Alicia se lève, comme si elle sortait de son propre cauchemar pour pénétrer dans celui de Démétrios.*)

DÉMÉTRIOS. Oui... La « Field Security Police » doit me rechercher... Puisque Pygmalion n'est pas là, je vais filer pour ne pas vous mêler à tout ça... Si on vous avait dit à Londres que nous nous reverrions un jour dans ces conditions, vous auriez haussé les épaules... Ce serait une longue histoire !... Pour un chirurgien, avouez que c'est un drôle de métier celui que je fais là.

(*A partir de cette réplique, Démétrios, même lorsqu'il s'expliquera sur les mobiles de son acte, s'efforcera de ne jamais être agressif. Son état d'âme est celui de quelqu'un ayant choisi le chemin de la violence, à son corps défendant.*)

ALICIA. Vous devez être horriblement malheureux.

DÉMÉTRIOS. Ce n'est pas moi qui vous fais pitié, Alicia. S'il s'était agi d'un de ces pauvres types que vos patrouilles descendent sur les routes, au hasard de leurs sommations, vous ne seriez pas bouleversée comme vous l'êtes.

ALICIA. Alors vous aussi, vous éprouvez le besoin de salir ceux qui ne pensent pas comme vous ? Cet Azizkoglou était un homme.

DÉMÉTRIOS. Un homme ?

ALICIA. Il exécutait des ordres, comme vous.

DÉMÉTRIOS. Vous parlez sans savoir, Alicia.

ALICIA. Dans certaines lettres, que je reçois de Londres, on ne s'exprime pas autrement quand les vôtres sont abattus. La haine vous aveugle tous. (*Un long silence.*) Qu'allez-vous faire ?

DÉMÉTRIOS, *fièrement.* Oh ! je verrai bien.

(*On entend gronder l'orage. La pluie tombe avec violence. Un temps.*)

ALICIA. Un chaudron de sorcière. Dans une heure, il fera aussi étouffant qu'avant l'orage.

DÉMÉTRIOS. Bien sûr, mais dans la montagne, ce sera le sacre du printemps... La forêt sentira les lentisques, le thym, le... Je deviens lyrique. (*Un temps.*) Alicia, je... je compte rejoindre les bûcherons, les pêcheurs qui ont établi là-haut leurs bivouacs... Ils ont besoin de moi...

(*Alicia se lève et va rejoindre Démétrios à la fenêtre. Un temps.*)

ALICIA. La police était loin derrière vous quand vous êtes entré ici ?

DÉMÉTRIOS. Encore assez. Mais ça sifflait de tous les côtés. Deux des nôtres se sont fait prendre. Ils les ont emmenés. Il y a peu de chance pour qu'ils me rattrapent. J'ai pu m'esquiver par les ruelles derrière le palais de l'Archevêque. A cause de mes vêtements, de mon allure. Au premier abord, on me prend toujours pour un Ecossais, vous le savez bien. (*Revenant vers le canapé.*)

ALICIA. Je ne comprendrai jamais que vous ayez gâché

dix années d'études, d'hôpital, pour quoi, pour cette minute sanglante !

DÉMÉTRIOS. Il est difficile de se mettre dans la peau des autres.

ALICIA. Mais enfin qu'est-ce que vous voulez ? La terreur ?

DÉMÉTRIOS. Non... La liberté pour les gens de cette île de retrouver leur passé, de tracer eux-mêmes leur avenir... Souvenez-vous des années noires en Europe.

ALICIA. Vous savez bien que ce n'est pas la même chose... L'Europe était saignée, vidée de ses richesses, de ses enfants.

DÉMÉTRIOS. Nous, bien sûr, nous ignorons tout ça. Notre île est un verger dont nous cueillons un à un les fruits. La justice de vos magistrats est un don du ciel. L'archevêque Makarios n'a jamais été déporté ! Les camps de Kyrène sont une invention malveillante ! Et personne ici n'a jamais pris d'otages !

(*L'orage redouble et continuera jusqu'à la fin de la scène.*)

ALICIA. Rien n'a jamais été réglé par le sang. Cette violence que vous avez déchaînée ne vous mènera nulle part.

DÉMÉTRIOS. La violence, Alicia, les vôtres l'ont installée ici, et elle ne date pas d'hier. Un Azizkoglou qu'on abat, ça vous bouleverse, mais les innombrables pauvres types qu'on fait crever de misère, les droits sacrés qu'on nous refuse depuis trois quarts de siècle, vous ne vous êtes jamais demandé où cela vous mènerait.

ALICIA. En somme, tout ce que la Grande-Bretagne a fait ici, c'est bafouer, piller, enchaîner !

DÉMÉTRIOS. La Grande-Bretagne, c'est un mot, Alicia ! Il y a les Britanniques qui sont venus chez nous, comme votre père, et il y a les autres... Ce sont eux les responsables de sa mort.

ALICIA. J'ai rarement vu plus clair qu'en cette minute, Démétrios. Vous ne me ferez jamais accepter une violence pour une autre violence.

DÉMÉTRIOS. Notre violence est aveugle, j'en conviens, mais elle a surgi de nos humiliations. Pendant des dizaines d'années nous avons prié, demandé, attendu. Or, on nous a bernés comme personne ne l'a jamais été. Jusqu'au jour où nous avons compris. Ç'a été long, très long, mais aujourd'hui, on nous prend très au sérieux.

ALICIA. Et moi qui vous imaginais si semblable à nous.

DÉMÉTRIOS, *se contenant.* Pourquoi ne dites-vous pas : si britannique ? Au fond, c'est ce que vous pensiez, admettez-le !

ALICIA. A quoi bon ? Vous prendriez mon acquiescement pour une insulte ! Comment voulez-vous que les gens de bonne volonté ne perdent pas courage !

DÉMÉTRIOS. C'est nous qui sommes aux fers et c'est vous qui ne devez pas perdre courage ? L'avenir n'est pas de votre côté.

ALICIA. Cet avenir qui vous enflamme aujourd'hui, qui vous l'a apporté ? Qui a fait de vous l'homme que vous êtes ?

DÉMÉTRIOS. La Grande-Bretagne, j'en conviens. Celle qui la première en Europe — avant même le siècle des Lumières — a su garantir la liberté de l'homme. Oseriez-vous vous en prévaloir, au spectacle de ce qui se passe dans cette île ? Vous ne pourrez jamais juger les choses de notre point de vue... Malgré vos efforts, malgré Pygmalion.

ALICIA. Vous croyez vous aussi que je n'aurais pas dû épouser Pygmalion ?

DÉMÉTRIOS. Ces choses se font ou ne se font pas, Alicia. On ne peut pas en discuter.

ALICIA. Je comprends pourquoi vous avez quitté Peggy, maintenant ! Au nom de vos principes. Vous n'avez même pas eu le courage de le lui dire.

DÉMÉTRIOS. Peggy, ici, à mes côtés ? C'eût été l'enfer. Pour elle et pour moi.

ALICIA. Vous avez tranché la question sans même la lui poser. En la quittant.

DÉMÉTRIOS. Elle n'aurait jamais accepté de me suivre dans les conditions où je suis revenu.

ALICIA. Derrière tous vos beaux sentiments, une seule chose vous importe : vous, votre personne, l'idée que vous vous faites de votre devoir. Le reste ne compte pas. Vous n'en êtes peut-être pas conscient, mais vous êtes un monstrueux égoïste.

DÉMÉTRIOS. Reconnaissez au moins que mon égoïsme m'engage.

ALICIA. Avouez plutôt qu'il vous rachète à vos yeux du luxe et de l'indifférence où vous avez vécu si longtemps à Londres.

DÉMÉTRIOS. C'est ma sincérité que vous mettez en doute ?

ALICIA. Je n'ai pas voulu dire ça.

DÉMÉTRIOS. Vous n'avez pas voulu, mais vous le pensez.

ALICIA. Non, chez vous, ce qui me fait peur, c'est votre fanatisme.

DÉMÉTRIOS, *lentement et presque dans un souffle.* Ce n'est pas moi qui vous fais peur, ni ce que vous appelez mon fanatisme, c'est ce que Pygmalion sera le jour où il deviendra enfin lui-même, le jour où il brisera ses derniers liens... Voyez-vous, Alicia, pas plus tard qu'hier, je me suis reproché de lui avoir dit qu'il fallait rejeter en bloc le système sur lequel votre présence est ici fondée. Cela avait pour moi l'accent d'une polémique : aujourd'hui, après ce qui vient de se passer, je sais que d'un côté, il y a les Anglais et de l'autre, les Cypriotes.

(*Un temps.*)

ALICIA. Rassurez-vous. Ce jour dont vous parlez n'est pas très loin... Pygmalion ne m'appartient plus. (*Un temps.*) Et pourtant Démétrios, je ne pourrai jamais me résoudre à vous considérer comme mon ennemi.

(*Sonnerie de la porte. Alicia regarde Démétrios, va vers la porte, comme si elle allait ouvrir.*)

DÉMÉTRIOS. Attendez ! (*Il va vivement vers la fenêtre, regarde un peu en retrait et de là.*) La maison est cernée ! (*Il revient.*)

(*Deuxième sonnerie.*)

ALICIA. ... Vous êtes armé ?

(*Il fait oui de la tête.*)

Donnez ! Démétrios !

(*Il hésite une fraction de seconde et fait non de la tête. Troisième sonnerie.*)

Il faut que j'y aille !

(*Elle va vers la porte. Démétrios, très maître de lui, s'assoit, comme s'il était en visite chez des amis. Du corridor, on entend la voix du policier.*)

scène 2

LES MEMES, *plus le* POLICIER

Du corridor le policier vêtu de la tenue réglementaire de la Field Security Police et coiffé d'un képi à visière ; c'est un sergent. Correct, flegmatique. Ce rôle sera joué avec une très grande sobriété de gestes et d'accents.

LE POLICIER. Une rafle est en cours, Madame. Je suis dans l'obligation de visiter votre domicile. J'ai des ordres. (*Il rentre.*)

ALICIA. Mais je vous en prie.

LE POLICIER, *très correct mais réprobateur.* Vous n'êtes pas pressée de répondre quand on sonne à votre porte, Madame... C'est ici le domicile de ?

ALICIA. ... de Maître Spiropoulos.

LE POLICIER, *regardant autour.* Maître Spiropoulos ?

ALICIA. Il n'est pas ici.

LE POLICIER. A qui ai-je l'honneur ?

ALICIA. Docteur Alicia Harper, son épouse.

LE POLICIER, *se tournant vers Démétrios.* Et Monsieur ?

ALICIA, *devançant Démétrios et le présentant.* Le docteur Mikaelidès, chirurgien à l'hôpital.

LE POLICIER. Il y a eu un attentat. Un suspect a filé. Selon nos informations, il se cache dans un des trois blocs autour de votre immeuble... Rien d'anormal par ici ?

ALICIA. Rien, Monsieur.

LE POLICIER. Méfiez-vous, il est armé... Personne ne s'est présenté chez vous ?

ALICIA. Personne.

LE POLICIER. Désolé, Madame, de vous poser toutes ces questions, mais vos voisins m'ont dit qu'ils avaient entendu quelqu'un entrer chez vous, un peu avant l'orage.

ALICIA, *montrant Démétrios.* Oui, c'était Monsieur... Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je reçoive mes amis chez moi ?

LE POLICIER. Pardonnez mon insistance, Madame, mais vous êtes Anglaise et je suis sûr que vous me comprendrez...

ALICIA. Que désirez-vous ?

LE POLICIER. Savoir si votre appartement n'a qu'une entrée.

ALICIA. Oui, une seule.

LE POLICIER. Les ordres sont formels. Désolé, Madame, montrez-moi vos papiers.

(*Elle va chercher ses papiers, les lui montre, il les regarde, les lui rend.*)

Merci, Madame. (*A Démétrios.*) Et vous, Monsieur ?

DÉMÉTRIOS, *après un temps.* Je ne les ai pas sur moi.

LE POLICIER. Vous n'avez pas lu les dispositions en vigueur depuis le début de la grève ? Elles sont affichées dans toute la ville. La radio les diffuse d'heu[re] en heure.

DÉMÉTRIOS. Une simple distraction.

LE POLICIER. Désolé, il va falloir que je vous emmèn[e]. Pour vérification d'identité. Suivez-moi.

(*Tandis qu'il achève sa phrase, on entend des bru[its] de pas. Entre Pygmalion par le corridor côté jardin.*)

scène 3

LES MEMES *plus* PYGMALION

PYGMALION. Qu'est-ce qui se passe ?

LE POLICIER. Qui êtes-vous ?

PYGMALION. Maître Spiropoulos. Que faites-vous ch[ez] moi ?

LE POLICIER. Vos papiers, je vous prie.

(*Pygmalion lui tend ses papiers, il les regarde.*)

PYGMALION, *pendant que le policier continue de rega[r]der.* Pourquoi ne répondez-vous pas à ma question ? Que faites-vous chez moi ?

LE POLICIER, *lui rendant ses papiers, après l'avoir s[a]lué.* Une rafle est en cours. On recherche un su[s]pect qui a filé.

PYGMALION. Vous avez un mandat de perquisition ?

LE POLICIER. Non, Maître, pas de mandat.

PYGMALION. Alors qui vous a permis d'entrer chez moi ?

LE POLICIER. Désolé de cette infraction au code, Maîtr[e]. Les ordres sont formels : dans la poursuite des su[s]pects, fouiller tous les appartements. Instructions d[u] colonel. (*Un temps. Montrant Démétrios de la tête.*) C'est comme pour Monsieur, il va falloir qu'il m[e] suive.

PYGMALION. Qu'il vous suive ? Pourquoi ?

LE POLICIER. Il n'a pas de papiers. Je n'y peux vra[i]ment rien. Les ordres sont les ordres : emmen[er] toute personne trouvée sans papiers durant une rafl[e].

PYGMALION. Je me porte garant du docteur Mikaélidè[s].

LE POLICIER. Désolé.

PYGMALION. Comment désolé ?

LE POLICIER. Je dis, désolé.

PYGMALION. Sachez que je suis vice-président du Collè[ge] des Avocats. Vous mettez ma parole en doute ?

LE POLICIER. Nullement, Maître. J'ai des instruction[s].

PYGMALION. Vous aurez de mes nouvelles.

LE POLICIER. Maître, vous perdez votre sang-froid.

PYGMALION. J'irai voir le Gouverneur.

(*Le policier fait un geste exprimant son indiff[é]rence.*)

LE POLICIER, *à Démétrios.* Suivez-moi, je vous prie.

(*Démétrios se lève, le suit et fait avant de sortir [un] geste d'amitié à Alicia et Pygmalion.*)

NOIR

tableau IV

Même décor le lendemain.

Au moment où le rideau se lève, Pygmalion et Elektra, sa jeune sœur, assis, achèvent une conversation.

scène 1

ELEKTRA, PYGMALION

ELEKTRA. Comment en êtes-vous arrivés là ?

PYGMALION. A travers un long dédale de jours heureux et malheureux. Tout à coup, j'ai vu clair...

ELEKTRA. Je ne comprends pas cet orage entre vous, soudain ?

PYGMALION. Les signes en étaient multiples, ils se sont groupés lentement pour me forcer à agir...

ELEKTRA. Ce que tu es habile à te rendre malheureux ! (*Un temps.*) Dis-moi, Pygmalion : Pourquoi a-t-on arrêté Démétrios ?

PYGMALION. Une histoire absurde. Il y a eu une rafle. Il n'avait pas ses papiers sur lui. Bien que je m'en sois porté garant, la Field Security Police l'a emmené de force.

ELEKTRA. Ils se prennent pour la main de Dieu !

PYGMALION. Je suis allé moi-même chez le Gouverneur. Je t'assure qu'il m'a entendu ! Il m'a promis de le faire relâcher dans la soirée. J'ai pu obtenir qu'il comparaisse aujourd'hui à l'audience des flagrants délits, mais j'ai appris tout à l'heure qu'ils le retenaient encore... (*Sur un autre ton.*) Si tu savais ce que cette histoire m'agace !

ELEKTRA. Tu veux dire qu'elle est ignoble !

PYGMALION. Bien sûr ! (*Sur un autre ton.*) Mais je pensais à autre chose...

ELEKTRA. A quoi ?

PYGMALION. Aux ragots qu'on ne manquera pas de faire en ville.

ELEKTRA. Quels ragots ?

PYGMALION. Quand on a arrêté Démétrios, Alicia était seule avec lui, ici. Les gens qui assisteront à l'audience l'apprendront. Tu peux en être certaine, toute la ville le saura, dès demain. Ce genre de nouvelles, chez nous se propage comme le feu... Je me demande d'ailleurs si je ne vais pas envoyer quelqu'un à ma place... Un stagiaire, par exemple.

(*Un temps.*)

ELEKTRA. Pygmalion, dis-moi.

PYGMALION, *distraitement*. ... Oui.

ELEKTRA. Tu sais comme tu es impulsif ! Es-tu sûr qu'il ne s'agit pas d'une simple blessure d'amour-propre ?

PYGMALION. C'est beaucoup plus grave... Ma décision est prise, je la lui annoncerai, dès qu'elle rentrera. Vois-tu, notre vie commune n'était plus possible ! Chaque mot entre nous creusait un peu plus le fossé. (*Un temps.*) Prends garde, quand ton tour viendra... La boîte à tourments, c'est compliqué à remettre en place et c'est si fragile ! (*Pour se défendre de l'émotion qui le gagne.*) C'est incroyable ce que tu peux ressembler à l'oncle Barnabas !

ELEKTRA, *vexée*. Merci !

PYGMALION. Avec la barbe en moins, naturellement ! Quand il dira la grand-messe de Pâques à Sainte-Catherine, dans sa chasuble brodée d'or, va voir un peu le spectacle. Les jeunes filles se pâment toutes devant lui. Il n'y a pas un archimandrite aussi beau dans toute la Grèce. C'est un compliment !

ELEKTRA. Tu es gentil !

PYGMALION. Je t'ai délaissée ces derniers temps... Dès que tu auras prêté serment, je te prendrai comme assistante, je t'apprendrai comment on plaide un dossier... Et dire que je voulais faire de toi une scientifique !... C'est étrange, comme le destin ne supporte pas qu'on lui dicte son cours... (*On sonne.*) C'est Alicia ! File !

(*Elektra se dirige vers le corridor après avoir eu un geste de tendresse envers Pygmalion. Elle revient un instant plus tard et de l'entrée du vestibule.*)

ELEKTRA. Ce n'est pas Alicia. C'est un monsieur qui demande à te voir.

PYGMALION. Laisse-nous un instant. Dis-lui qu'il entre.

(*Elle sort. Entre Nelson. Pygmalion ne le reconnaît pas, puis va vers lui et avec un étonnement joyeux.*)

scène 2

NELSON, PYGMALION

PYGMALION. Toi ?... (*Il lui donne une tape amicale sur l'épaule.*) Tu es ici depuis quand ?

NELSON. Un mois.

PYGMALION, *il le prend par l'épaule*. A Nicosie ? Et tu n'es pas passé me dire bonjour plus tôt ?

NELSON, *avec sincérité*. Tu n'as pas changé... Les ans glissent sur toi...

PYGMALION. Un verre ? Scotch des bons vieux jours, naturellement. (*Un temps. En riant.*) Marié ? (*Cette question doit lui être posée comme si le fait d'être marié l'empêchait de boire.*)

NELSON. Non.

PYGMALION. Tu es ici pour longtemps ?

NELSON. Heu ! je ne sais pas au juste. Ce n'est pas moi qui décide.

PYGMALION. Tu es dans quoi ?

NELSON. Le cuivre !

PYGMALION. Tu t'occupes de la prospection ?

NELSON. Non, je suis attaché au bureau d'études. Mais je suis actuellement en mission à Ktima.

PYGMALION. Le berceau d'Aphrodite !

NELSON. Oui.

PYGMALION. Le rivage où elle naquit de l'onde est à deux pas de ton hôtel ! Quel site ! (*Un temps.*) Elles savaient choisir !

NELSON. Qui ça ?

PYGMALION. Les déesses !

(*Ils rient. Un temps.*)

NELSON. Sais-tu sur qui je suis tombé l'autre jour, en tournée ?... Sur le « Cisailleur » ! Voyons ! Celui qui était toujours volontaire à Tobrouk pour les coups de main à travers les champs de mines. On lui avait donné ce sobriquet parce que c'est lui qui portait les grosses pinces... Heu... Madison.

PYGMALION. Le cisailleur de barbelés !

NELSON. Il est à Kyrène... C'était dimanche, il y a quinze jours, je visitais un nouveau puits de mine... Il faisait une de ces chaleurs ! Tout à coup, j'entends une grosse voix.

(*Pygmalion et Nelson ensemble :* « Eh ! va donc, enfant de Soho ! » *Ils rient ; Nelson reprend.*)

Je tourne la tête c'était mon Madison, avec sa bonne bouille carrée sous un masque noir de graisse, le torse nu. Ça faisait treize ans que je l'avais pas revu... On a évoqué des souvenirs... Il ne t'a pas oublié... (*Sur un autre ton.*) Je ne savais pas que c'est toi qui l'avais ramené, sans connaissance, quand il a sauté à Tobrouk sur le lit de grenades, de la cote 36...

PYGMALION. Oui, Oui.

NELSON. Tu l'as traîné aux avants-postes... sur un kilomètre, m'a-t-il dit, sous le feu des Fritz. Il a récupéré tous ses mouvements... Il te doit une fière chandelle !

PYGMALION. Nous en aurions tous fait autant.

NELSON. Ce qui me navre, c'est que cette flamme se soit éteinte... (*Sur un autre ton.*) Qu'entre Britanniques, on ne se donne pas mieux la main... Combien, parmi ceux qui ont partagé avec nous tous ces coups durs se croisent aujourd'hui les bras !

PYGMALION, *allant se servir un verre, de loin et souriant.* Les gens se fatiguent... On ne peut pas leur demander d'être toute leur vie sur la brèche !

NELSON. La fatigue, ça se cravache et on en sort... C'est pire que ça !

PYGMALION, *d'une voix neutre.* Qu'est-ce que c'est ?

NELSON. Le doute !

PYGMALION, *en plaisantant.* Tu en parles comme s'il s'agissait d'un blasphème.

NELSON. Ce n'est pas un blasphème, c'est une maladie honteuse !

PYGMALION. Le doute : une maladie honteuse, je veux bien !

NELSON. Que les frustes paysans de la plaine ne saisissent pas nos interventions, passe encore, mais que des officiers cypriotes formés dans les plus grandes écoles anglaises ne cachent pas qu'ils sont en faveur du rattachement à la Grèce, moi, je trouve ça scandaleux, extravagant : On devrait les traduire en Conseil de guerre.

PYGMALION, *sec.* Tu vas vite !

NELSON. Tu ne vois pas qu'ils font le jeu des hors-la-loi ?

PYGMALION. Ton jugement me paraît rapide...

NELSON. Ce qui est rapide, c'est le pourrissement des choses... (*Un temps.*) La haine, un mur de haine se dresse désormais entre eux et nous... Si cette île était livrée demain à la Grèce, je ne veux pas penser à ce qui adviendrait à des gens comme toi.

PYGMALION. Comme moi ?

NELSON. Tu crois que les politiciens d'Athènes qui nous couvrent d'injures tous les soirs à leurs micros te pardonneront d'avoir fait campagne pour la double nationalité anglo-hellénique et une Constitution ? C'est bien ça, ta formule ? Une Constitution plu la double nationalité, qui ferait d'un Cypriote u Anglais à Londres et un Grec à Athènes ?

PYGMALION. Oui, oui.

NELSON. Ecoute-moi, Pygmalion, toi qui as grandi e Angleterre, qui as passé...

PYGMALION, *le coupant sèchement.* J'ai grandi, j'ai passé... et alors ?

NELSON. Crois-tu vraiment que les Grecs soient préparé à la gestion d'une nation moderne ? Es-tu certai que les Cypriotes n'y perdraient pas ?

PYGMALION. Tes questions me semblent académiques... L'expérience seule fournirait une réponse.

NELSON. Où la Grèce trouverait-elle les ingénieurs, le médecins, les techniciens dont cette île a besoin Qui les lui fournirait ? Les Turcs ? Les nation voisines, plus pauvres encore ? Ou le Dieu d Siècle ? Il y a plus d'un milliard d'êtres humain dans les pays sous-développés. Ça ne ferait pa beaucoup de dollars pour chacun ici !

PYGMALION, *véhément.* La mendicité ! c'est le seu avenir que tu entrevois pour cette île !

NELSON, *sur un autre ton.* Qu'est-ce que tu veux dire

PYGMALION. Que les gens d'ici ne tendront pas éternelle ment la main !

NELSON. ... Je t'accorde qu'on aurait pu, qu'on aurait d faire mieux ! Reconnais pourtant, qu'au milie même de l'horreur où nous vivons aujourd'hui c'est la Grande-Bretagne qui aide les Cypriotes vivre... à vivre mal, j'en conviens, mais à vivre !

PYGMALION. Veux-tu me permettre une question, Nelson

NELSON. Naturellement...

PYGMALION. Quel est le sens de ce combat auquel tu nou convies ?

NELSON. Ça me semble clair. Un nouvel ordre fraternel La fin des vieux privilèges... Tu n'es pas pour qu'il survivent, j'espère !

PYGMALION. Tu ne manques pas d'aplomb !

NELSON. Pourquoi ?

PYGMALION. Parce qu'il ne faut pas se moquer des gen pour lesquels on prétend vouloir se battre.

(*Un temps.*)

NELSON. Je comprends maintenant pourquoi tu plaide régulièrement devant la Cour Martiale !

PYGMALION. Je plaide devant qui il me plaît...

(*Un temps.*)

NELSON, *sur un ton neutre.* Tu sais ce qui est arrivé ce jours derniers à quelques-uns de tes confrères ?

PYGMALION. Ah ! C'est ça qui t'a amené ici ?

NELSON. Détrompe-toi... Je tenais beaucoup à te revoir... à reprendre contact... à voir où tu en étais...

PYGMALION. Et maintenant, tu es fixé ?

NELSON. Pas tout à fait... J'aimerais savoir si tu va persister à plaider devant qui il te plaît... Malgré l meurtre de ton beau-père ?

PYGMALION, *bouleversé.* ... Si tu n'avais pas servi sou mes ordres en Tripolitaine, je te... (*Sourdement.* Tu es venu me demander ça ici, dans ma maison... Ce que tu viens te dire est infâme !

NELSON. Et le docteur Mikaelidès, ce n'est pas infâm de le défendre ?

PYGMALION, *hors de lui.* Il a été trouvé ici, sans papier pendant une rafle !

(*Un temps.*)

NELSON. Ecoute-moi, Pygmalion, au nom de nos souvenirs de guerre, laisse tomber cette histoire.

PYGMALION, *maître de lui.* En somme, au nom de nos souvenirs de guerre, tu es venu me suggérer le choix de mes clients ?

NELSON. Oui, une dernière fois. Tandis qu'il est encore temps.

PYGMALION, *pâle.* Je n'en ai plus beaucoup à te consacrer. Le docteur Mikaelidès m'attend à la Prison Centrale.

NELSON. Je te préviens... Si tu y vas... Il t'arrivera malheur.

PYGMALION. C'est ce que nous verrons.

(*Alicia apparaît dans l'encadrement de la porte du vestibule.*)

scène 3

LES MEMES *plus* ALICIA

Alicia voyant du monde hésite à rester et fait mine de se diriger vers sa chambre.

ALICIA, *n'ayant pas reconnu Nelson.* Excusez-moi.

PYGMALION. Tu peux rester... (*Les présentant l'un à l'autre.*) Joë Nelson... Docteur Alicia Harper.

ALICIA, *à Pygmalion.* Nous nous connaissons déjà. Monsieur est venu te demander il y a quelques jours.

PYGMALION, *à Nelson.* Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ? A ce que je vois, tu n'as rien négligé.

NELSON. J'avais l'espoir que ta femme t'aiderait à y voir clair... Mes hommages, Madame. (*Il sort.*)

scène 4

ALICIA, PYGMALION

ALICIA. As-tu revu Démétrios ?

PYGMALION. Non. Il est toujours à la Prison centrale... Hier soir, quand je suis allé chez le Gouverneur, il m'a promis de le faire relâcher aussitôt. Tout à l'heure, j'ai appris qu'on le retenait encore. Je ne comprends pas très bien ce qui se passe, je te l'avoue.

ALICIA, *avec précaution.* Dis plutôt : ce qui s'est passé.

PYGMALION. Qu'est-ce qui s'est passé ?

ALICIA. Je me suis demandé toute la nuit si mon devoir n'était pas de garder le secret.

PYGMALION. Quel secret ?

ALICIA. ... Quand tu m'as trouvée avec Démétrios et ce policier, il venait de participer à l'attentat contre Azizkoglou. Il était avec les Grecs qui ont ouvert le feu... Il s'est réfugié ici pour échapper aux poursuivants.

PYGMALION, *stupéfait et après un temps.* Lui ? Il a donc choisi le parti de la violence ?

ALICIA. Oui. Il valait mieux que tu le saches... Il avait une arme....

PYGMALION, *la coupant.* Ils ne me l'ont pas dit hier au Gouvernement général... Je comprends maintenant pourquoi ils l'ont gardé... Ils devaient se douter de quelque chose (*Un temps.*) Je file à la Prison centrale avant l'audience. (*Il va chercher son porte-documents dans la pièce voisine. En revenant.*) As-tu quelque chose à lui dire ?

ALICIA. Oui... Que je lui écrirai de Londres.

PYGMALION. De Londres ?

ALICIA. Oui, j'ai réservé une place sur un avion qui part demain.

PYGMALION, *avec émotion.* A quelle heure ?

ALICIA. A onze heures.

PYGMALION, *après un temps.* Bon. (*Bref désarroi qu'il surmonte. Il va vers le corridor.*)

ALICIA. Pygmalion ! (*Il revient sur ses pas.*) Je voulais te dire...

PYGMALION, *revenu.* Oui.

ALICIA. J'ai longtemps cru que c'était ton orgueil qui te poussait à défendre tous ces gens. Je comprends maintenant que je me suis trompée. Je tenais à ce que tu le saches.

PYGMALION, *après un temps, revenant vers le canapé et s'y appuyant un instant.*) Alicia ! Jusqu'à ces derniers jours, mes plaidoiries devant la Cour martiale n'étaient à mes yeux qu'un des devoirs de ma charge... (*Très gravement.*) Mon engagement n'est jamais allé au-delà du métier que j'ai choisi... Ce que tu appelles mon orgueil et que Démétrios appelle mon problème, n'a jamais compté pour moi, quand il s'est agi d'accepter un dossier... J'ai toujours condamné la violence et je ne suis pas prêt de l'accepter. Mais pourquoi ne pas être franc ? Je ne suis plus tout à fait le même. Quand je pense à ma vie depuis notre retour, je me fais l'effet d'avoir porté un double masque... selon que je parlais aux Anglais ou aux gens d'ici... Cette période pour moi vient de s'achever... Je crois profondément désormais que si nous ne sommes pas capables d'être ce que nous sommes, alors, nous méritons de ne plus être...

ALICIA, *comme un aveu.* Ce matin quand tu m'as appelée, j'ai cru l'espace d'un éclair que tu accepterais de tout abandonner et de rentrer avec moi à Londres. Je comprends maintenant que c'est irrémédiable.

PYGMALION, *étonné et avec douleur.* Tu as pu imaginer cela ? Toi ? Tu ne sais donc pas ce qui se passe dans les prisons, ces centaines de détenus pour qui la visite d'un avocat, c'est plus encore que la présence d'un prêtre au chevet d'un mourant. La seule constitution d'un défenseur empêche souvent le pire. Si des gens comme moi disparaissaient d'ici, ils régneraient en maîtres.

ALICIA. Je n'ai rien dit.

PYGMALION. Je sais que ce qui nous arrive n'est pas facile. Mais ce qu'il faut sauvegarder de nous, au-delà de cette déchirure, c'est l'estime que nous nous portons... Si je te suivais à Londres, je mériterais ton mépris ! (*Un temps et se raidissant.*) Il faut maintenant que j'aille voir Démétrios. (*Il sort.*)

(*Entre Elektra qui regarde Alicia, un long moment absente.*)

scène 5

ALICIA, ELEKTRA.

ELEKTRA. Bonjour, Alicia. (*Silence d'Alicia, le visage plein de larmes.*) Je venais vous tenir compagnie un moment... Je vous dérange... (*Elle va pour se retirer.*)

ALICIA. Non, non. (*Elle va s'asseoir sur le canapé.*)

ELEKTRA. Hier au cimetière, je n'ai pas pu vous dire... Votre père, je ne l'ai pas rencontré souvent... C'était un homme merveilleux !

ALICIA. Merci, Elektra, merci.

ELEKTRA. Je voudrais tant pouvoir faire quelque chose pour vous.

ALICIA. Il n'y a rien à faire. La mort... c'est comme ça !

ELEKTRA. Je viens de voir Pygmalion tout à l'heure. Il avait un teint de cendre... Vous devez être épuisés tous les deux.. Trois nuits sans sommeil.

(*Un silence.*)

ALICIA. Elektra, il faut que je te dise...

ELEKTRA. Oui, Alicia.

ALICIA, *dans un souffle, en serrant Elektra contre elle.* Tout est fini entre ton frère et moi.

ELEKTRA. Je le sais, mais je ne peux pas y croire. Je suis sûre que vous vous aimez et que tout cela n'est qu'un malentendu.

ALICIA. Tu es jeune... et il y a beaucoup de choses que tu ignores de notre vie...

ELEKTRA. Sans doute, mais... Je vous aime tant tous les deux... Là-bas à Londres, vous me l'avez toujours dit : c'était l'amour parfait... Vous vous souvenez des week-end à Oxford ? Un coup de téléphone et vous arriviez à fond de train... Vous chahutiez avec toute notre bande... de Cypriotes dépenaillés...

ALICIA. ... « Les mutinés de l'Olympe » !

ELEKTRA. ... Comme si vous n'étiez pas un médecin connu et Pygmalion, un major...
(*Un temps.*)

ALICIA, *émue.* Tout ça est bel et bien fini !

ELEKTRA. Pourquoi n'essayez-vous pas de tout recommencer ?

ALICIA. ... Jamais, jamais... Pour lui, désormais, je représente tout ce qu'il déteste. Plus vite j'aurais quitté cette île, mieux cela vaudra... Je suis de trop ici !

ELEKTRA. Vous vous trompez, Alicia... Il a besoin de vous... Quand vous serez partie, il sera malheureux, très malheureux.

ALICIA. Pas au point de me rejoindre à Londres. (*Sur un autre ton.*) Pygmalion et moi, nous nous sommes aimés d'un amour assez rare. Jusqu'au jour où nous nous sommes installés ici et où les monts de cette île, pleins de la rumeur des armes, se sont dressés entre nous... Crois-moi, Elektra, rien n'est plus triste que le spectacle des amants, qui, leur amour perdu, s'installent dans le malheur... Loin de cette guerre, au milieu des miens, je me souviendrai au moins des années où nous avons été heureux

(*On sonne.*)

ELEKTRA. Ne bougez pas. J'y vais. (*Elle va ouvrir. Elektra, revenue.*) Quelque chose pour vous.

(*Elle lui tend un pli. Alicia le prend, l'ouvre et lit avec surprise.*)

ALICIA, *pour elle-même.* Demain ?

(*Un temps.*)

ALICIA, *à Elektra.* J'ignorerai cette convocation... Je ne m'y rendrai pas. Je n'y suis pas tenue par la loi.

ELEKTRA. Où vous demande-t-on d'aller ?

ALICIA. Devant la Cour martiale... C'est au sujet de Démétrios.

ELEKTRA. Démétrios, devant la Cour martiale ?

ALICIA. Oui.

ELEKTRA. Vous refuseriez d'y aller ? Pourquoi ?

ALICIA. Pygmalion te racontera.

(*On sonne.*)

ELEKTRA. Alicia, ce n'est plus seulement pour Pygmalion que je vous le demande, c'est pour moi : ne partez pas. Ne partez pas. Je vous en supplie !

(*Par le corridor entre lentement Pygmalion, son porte-documents en mains.*)

scène 6

PYGMALION, ALICIA, ELEKTRA

PYGMALION. Démétrios m'a chargé d'un message pour toi. Il voudrait que tu confies ses malades au docteur Anthemos.

ALICIA. Bien, bien, je lui téléphonerai... Qu'est-ce qui s'est passé à l'audience ?

PYGMALION. Ils refusent de le remettre en liberté... Sans un supplément d'enquête.

ALICIA. S'ils découvrent sa participation à l'attentat, que risque-t-il, à ton avis ?

PYGMALION. Gros, très gros.

ALICIA. Malgré ses états de services pendant la guerre ?

PYGMALION. Oui.

ALICIA. Combien ?

PYGMALION. Ça dépendra de la composition de la Cour martiale.

ALICIA. Cependant.

PYGMALION. De cinq à trente ans, selon la qualification définitive du délit.

ALICIA. Et de quoi dépendra cette qualification ?

PYGMALION. Au bureau de l'Attorney général, tout le monde ignore si les deux types qu'ils ont arrêtés pendant que Démétrios était ici, sont morts ou vivants; s'ils reparaissent, ce qu'ils diront sera déterminant. (*Il tend son porte-documents à Elektra qui sort par le corridor*). Si, par contre, ils ont disparu, sans laisser de traces, le sort de Démétrios tiendra entre les mains du Président du Collège des Avocats.

ALICIA, *surprise.* Du Président du Collège ?

PYGMALION. Oui, Alicia... Parce que moi... Je ne pourrai plus m'en occuper.

ALICIA, *ne comprenant pas.* Tu l'abandonnerais dans un tel moment ?

PYGMALION. Je ne serai pas en mesure d'assurer sa

défense ! Comment te dire ? Je suis revenu ici, simplement pour prendre quelques affaires.

ALICIA, *ne comprenant pas.* Quelques affaires ?

(*Baisser l'éclairage très doucement.*)

PYGMALION. ... On m'attend en bas... On m'envoie à Kyrène... Avec plusieurs de mes confrères...

(*Un long silence durant lequel Alicia reste interdite.*)

ALICIA, *allant vers lui, bouleversée.* Dis-moi, Pygmalion. Tout à l'heure, avant d'aller voir Démétrios, tu te doutais qu'on t'enverrait à Kyrène ?

PYGMALION. Non... Ils m'ont arrêté à la porte de la prison... Je ne sais pas très bien dans les mains de qui je suis... J'ai obtenu d'eux — je leur ai donné ma parole d'honneur — qu'ils m'accordent quelques minutes pour passer ici... Je ne voulais pas disparaître sans te revoir... Je n'ai pas toujours été juste avec toi.

ALICIA. Nous nous sommes déchirés de toutes nos griffes.

PYGMALION. La distance nous aidera peut-être à guérir ces blessures... Je m'en suis raconté des histoires pour me prouver à moi-même que j'étais britannique : mon enfance à Londres, mon éducation à Oxford, les amarres coupées pendant vingt-cinq ans... Certains jours, j'en suis arrivé à me considérer, ici, comme un étranger, dans mon pays lui-même... Cette maladie, je n'en suis pas tout à fait guéri, je le sais... Je me ferai encore souvent l'effet d'un somnanbule vivant dans deux royaumes adverses. Le royaume de mon enfance avec ses légendes, ses rites anciens, absurdes, rattachés aux vieux rêves du passé, mais combien chargés pour moi d'étonnement et de tendresse. Et le royaume de ma jeunesse avec les prairies tendres du Sussex, les lilas fragiles de mai, nos rencontres, notre vie commune et cette langue merveilleuse qui restera mienne, cette langue où se sont déposées les découvertes des philosophes, des moralistes, des savants, des héros qui ont fait de ton pays, l'étoile secrète de beaucoup de solitaires comme moi... Les carences dont je suis atteint, je m'en libérerai cependant peu à peu... (*Sur un autre ton.*) Toi, je ne t'en fais pas le reproche, je le constate seulement. Tu n'as pas voulu ou peut-être ne pouvais-tu pas comprendre ce qui se passait en moi.

ALICIA. J'ai cru que ton attachement à moi serait plus fort que tout le reste.

PYGMALION, *sans croire à ce qu'il dit et pour savoir où en est Alicia par rapport à lui.* L'amour d'une femme avant l'amour de la patrie ? Ça fait un peu vieillot, tu ne penses pas ?

ALICIA. On vit ensemble, on croit communiquer. Finalement chacun reste seul.

(*L'éclairage baisse jusqu'à la sortie de Pygmalion.*)

PYGMALION, *après une hésitation.* ... Même quand nous étions à Londres ?

ALICIA. Non... A Londres, il n'y avait pas ce mur de réflexes, d'habitudes, d'incompréhension qui s'est dressé ici entre nous dès les premiers jours. Tu étais des nôtres !

PYGMALION. Des vôtres !... Dix-huit mois parmi les miens auront suffi pour arracher le voile... Reste pour moi maintenant une seule question.

(*Silence.*)

ALICIA. Laquelle ?

PYGMALION, *se ravisant.* Non, pas maintenant... L'avenir l'éclaircira...

ALICIA. Tu ne veux pas me le dire ?

PYGMALION. Non, non... Je t'écrirai. (*Sur un autre ton et comme pour se défendre de l'émotion qui le gagne.*) Je... J'ai promis de ne pas les faire attendre... Et je voudrais t'éviter leur présence ici. (*Il s'approche d'Alicia, la prend dans ses bras. Un long temps. Il se dirige vers le corridor et de là*), Pardonne-moi. (*Il sort précipitamment*).

(*Alicia reste un long moment silencieuse et immobile. Le téléphone sonne longuement. Elle tarde à décrocher. Il ne reste plus maintenant sur scène qu'une zone éclairée, celle où Alicia, l'appareil téléphonique en mains, évoluera avant d'aller s'asseoir sur le canapé.*)

scène 7

ALICIA

ALICIA, *au téléphone.* Allô ! oui... C'est moi, Christopher... Oh ! quand vous voudrez... Je vous expliquerai... C'est inutile... Demain... Non, non, je reste... je reste...

NOIR

RIDEAU

"L'ÉTRANGÈRE DANS L'ILE"...

...ET LA CRITIQUE

ROBERT KEMP :

Intelligence !

Comme il est réconfortant, de loin en loin, d'écouter des comédiens très intelligents animer un texte très intelligent qui traite de problèmes intelligents ! Et ces problèmes deviennent vivants, presque charnels. Ce ne sont pas des échafaudages logiques, un tricot de paradoxes. Ils ont la chaleur du cœur et la fièvre de l'amour.

La pièce de M. Georges Soria nous a procuré cette douce et rare surprise.

Le sujet ? On pourrait le comparer à ces querelles pathétiques de mères qui se disputent un enfant ; la mère adoptive, qui a formé l'âme et l'esprit, croit être la vraie mère. Et l'autre aussi le croit, qui a formé ce jeune corps des cellules du sien. Laquelle l'enfant choisira-t-il ? Ainsi en est-il des patries. La patrie selon la chair et la patrie selon l'esprit se battent dans une conscience. Cette pièce nous mêle à de hautes et terribles vérités de notre temps. Je vous la recommande sans hésiter.

(*Le Monde.*)

ROBERT KANTERS :

Beaucoup de talent

L'Etrangère dans l'île, de M. Georges Soria : une Anglaise à Chypre, Le déchirement de l'homme, et du couple, et de l'amour entre la vieille culture et la jeune liberté, les efforts désespérés pour rompre le cercle infernal et absurde du terrorisme et du contre-terrorisme.

Cette tragédie de Corneille mise au goût du sang de l'actualité, M. Georges Soria l'a traitée avec beaucoup de tact, évitant presque toujours les pièges du journalisme parlé et de la propagande politique. Il nous intéresse, et Mme Jeanine Crispin nous émeut en achevant de donner la vie, à force d'attention, de sincérité, de pathétique, à un personnage qui pouvait, malgré tout, rester un peu schématique.

C'est de loin la pièce nouvelle la plus attachante depuis le début de la saison.

(*L'Express.*)

J.-C. JAUBERT :

Une situation concrète.

M. Georges Soria n'y va pas par quatre chemins. Hanté par les conflits humains que provoquent si souvent les déchirements politiques, il a préféré, en écrivant *L'Etrangère dans l'île*, que présente le Studio des Champs-Elysées, une situation concrète à des abstractions telles qu'on nous en montre trop souvent, et cela vaut mieux.

(*Le Parisien Libéré.*)

J.-J. GAUTIER :

Un dramaturge

M. Georges Soria a du talent. Or, d'habitude, les gens qui soutiennent des théories politiques par le moyen du théâtre méconnaissent absolument les lois du genre dramatique. Ils confondent scène et tribune et c'est fort assommant. M. Soria, lui, m'apparaît comme un dramaturge et il est impossible de se soustraire à l'emprise de son ouvrage... Et puis, c'est mis en scène de main de maître ! Responsable : M. Jean Négroni.

(*Le Figaro.*)

GABRIEL MARCEL :

Une soirée très intéressante.

Il nous a été donné d'entendre une pièce fort intéressante. J'éprouve d'autant plus de satisfaction à le dire que, sur bien des points, l'auteur et moi nous ne pensons sans doute pas de même. Raison de plus pour louer la probité avec laquelle il a su traiter le sujet le plus brûlant qui soit... L'interprétation est de premier ordre. Madame Jeannine Crispin a été une Alicia extraordinaire de vérité. La mise en scène de M. Négroni m'a paru sans reproche. C'est une soirée très intéressante.

(*Les Nouvelles Littéraires.*)

JEAN-CLAUDE DUMOULIN :

Avec une grande économie de moyens et en se gardant de toute emphase, Georges Soria a écrit la vraie tragédie de notre époque.

(*Libération.*)

JEAN VIGNERON :

Enfin une pièce !

Pièce habilement construite... Efficacité dramatique certaine... Tous ces personnages parlent juste... Ils agissent, s'expriment et souffrent conformément à leur passé, à leur vocation, à leur libre choix... Les conflits sont humanisés... Enfin, une pièce, en ce début de saison !

(*La Croix.*)

HENRY MAGNAN :

Un dramaturge engagé

Ce que M. Georges Soria nous dit de Chypre, du terrorisme, du droit des peuples à disposer librement d'eux-mêmes, chacun sent très bien que M. Soria, dramaturge « engagé » s'il en fut, le pense de l'Algérie et qu'il le dirait de même si liberté lui en était donnée. Il a le mérite d'y apporter les nuances qu'autorise le choix de ses personnages et ce ne fut pas sa moindre habileté de nous faire valoir quelques arguments de la défense britannique, au premier acte, par la bouche même de celui qui, finalement, sera déporté par les sbires de M. Hugh Foot. Certes, il ne place pas de très nobles paroles, pour autant, dans la bouche de Mme Janine Crispin, *l'Etrangère dans l'île*, qui joue à merveille un rôle assez geignard sans nous lasser et qui va répétant que « la haine vous aveugle tous » et que « le devoir est derrière tous nos malheurs ».

M. Yves Brainville, qui parle un peu comme on lâche des jets de vapeur sur les rails, est un excellent Démétrios en face de M. Bruno Cremer plus à son aise que jamais dans le rôle déroutant de Pygmalion. L'un et l'autre « se montent » comme soupe au lait sur un tournant de phrase : c'est ce que l'on appelle « piquer une colère cypriote ».

(*Combat.*)

Comédie en un acte
de César Santell

L'EMPRUNT

LES PERSONNAGES

Octave Papillon, 40 ans.
Gustave Lefeu, 40 ans.
Georges Furet, 30 ans.
Un huissier.

Il est bien difficile de présenter son père. On parle plus aisément de ses enfants, avec toutes les ressources de la litote et de la fausse modestie. Me voici, auteur dramatique, en situation de présenter mon père, autrement dit son auteur, devenu lui-même auteur dramatique : jugez de l'imbroglio.

En réalité ce père n'a pas attendu son fils pour découvrir le théâtre. C'est même là notre seconde parenté, pour ne pas dire la première, la seule du moins qui nous intéresse ici : la pièce, l'acteur, la critique du jour, voilà le sujet favori de nos entretiens, le sujet de nos enthousiasmes communs, de nos seules querelles aussi ; nos rendez-vous se situent le plus souvent dans les salles de « générales » où l'on est sûr de le retrouver chaque fois qu'il touche terre à Paris entre deux voyages à travers le monde où l'entraînent ses fonctions universitaires. Critique lucide à « Résistance » dès la Libération au « Petit Matin » de Tunis depuis de longues années, auteur bien connu du public de la Radio pour sa *Secrète Saison* et son adaptation du fameux *Général du Diable*, de Carl Zuckmeier, il nous propose aujourd'hui de rire avec *L'Emprunt*, et je suis heureux de lui ouvrir, toutes grandes les portes de « L'Avant-Scène ».

Le bureau du secrétaire particulier de M. Octave Papillon (contentieux, affaires en tous genres). Mobilier américain. Téléphones intérieurs et extérieurs. Il est dix heures du matin. Fin d'hiver. A travers le vitrage, le soleil joue.

scène 1

L'Huissier à chaîne introduit Gustave Lefeu (jaquette un peu courte, pince-nez).

L'HUISSIER, *un ton un peu protecteur.* Si Monsieur veut bien attendre ici : on est à lui dans un instant.

LEFEU. Merci, mon ami. Vous avez bien retenu mon nom. Lefeu, comme le feu, l e le, f, e, u, feu. Et surtout ne dites pas que je suis son ancien camarade du bahut. Je veux lui faire la surprise.

L'HUISSIER. Monsieur peut compter sur ma discrétion : j'ai l'habitude... (*Fausse sortie.*) Mais Monsieur peut s'asseoir. M. Papillon ne veut pas que ses clients restent debout.

LEFEU, *plaisantant à demi.* C'est que je ne suis pas un de ses clients.

L'HUISSIER. Monsieur est un de ses amis ? Raison de plus.

LEFEU, *modeste.* Enfin, je l'étais au lycée de Beauvais. Mais depuis, il a fait un tel chemin !

L'HUISSIER. Oh ! M. Papillon n'est pas fier. (*Une sonnerie.*) Excusez-moi, Monsieur.

LEFEU. Faites, mon ami, faites.

Resté seul, Lefeu ne se décide pas à s'asseoir sur l'un des fauteuils de cuir qui font face au bureau américain. Il les considère tour à tour comme si ce choix devait avoir des conséquences incalculables. Enfin, il se décide pour celui de droite. Il s'aperçoit alors que dans celui-là, un rayon de soleil l'aveugle. Il le quitte pour celui du centre, qui ne lui donne pas non plus satisfaction, et vient enfin échouer dans celui de gauche. Une minute passe. Lefeu a des fourmis dans les jambes. Il se lève, et, de loin, tâche indiscrètement de lire le titre d'une revue qu'il aperçoit sur le bureau, à l'envers. A ce moment-là, la porte s'ouvre brusquement, livrant passage à Georges Furet (la trentaine), chevelure ondulée, gominée, complet de bonne coupe, aisance de mouvement et de parole. Lefeu a été interloqué par cette brusque irruption et le laisse trop nettement paraître.)

FURET. Mais, je vous en prie, Monsieur, prenez place. Excusez-moi si je vous ai fait attendre. C'est une matinée exceptionnellement chargée.

LEFEU, *comptant sur un coup de théâtre.* Lefeu !

FURET, *qui ne comprend pas.* Pardon, vous dites ?

LEFEU. Je dis : Lefeu !

FURET, *comprenant de moins en moins.* Le feu ? Où çà ?

LEFEU, *un peu désarçonné.* Gustave Lefeu. Je suis Gustave Lefeu.

FURET, *rassuré.* Ah ! Bon ! Eh bien, Monsieur Gustave Lefeu, je vous écoute. Mais, je vous en prie, prenez place.

(Lefeu qui a raté son effet, se laisse tomber sur le fauteuil de droite, si bien que tout le temps de la conversation il va jouer à cache-cache avec le soleil.)

LEFEU. Alors, vous ne me reconnaissez pas ?

FURET. Vous reconnaître... Mettez-moi un peu sur la voie.

LEFEU. Rappelez-vous le lycée de Beauvais..., la classe de troisième..., le père Muchot...

FURET. Ecoutez, cher Monsieur, il doit y avoir erreur. J'ai fait mes études — si on peut dire — à Sainte-Barbe. Et puis, je crois bien que vous êtes mon aîné, de peu sans doute, mais mon aîné tout de même.

LEFEU. Ça, je reconnais que, si on m'avait dit que vous étiez Octave Papillon, j'aurais juré que non...

Furet, *l'interrompant.* Nous y voilà. Vous pensiez avoir affaire au patron et je ne suis que le secrétaire particulier, Georges Furet.

Lefeu. Vous m'en direz tant. Je me disais aussi : il est sans doute resté bien jeune, Octave, mais tout de même... (*Geste vague exprimant l'admiration.*)

Furet, *flatté.* Vous êtes trop aimable. Mais que peut-on pour votre service ? (*Hésitation de Lefeu.*) Vous savez, je suis l'homme de confiance de M. Papillon. Vous pouvez sans crainte vous ouvrir à moi de vos soucis, si vous en avez... De quoi s'agit-il ?

Lefeu, *qui est fatigué d'échapper au soleil qui s'acharne.* Mais permettez d'abord que je change de fauteuil.

Furet. Mais bien sûr, mettez-vous à votre aise.

Lefeu, *décidément installé.* Eh bien, voilà. J'ai pris la suite de mon père dans une petite affaire de fruiterie-épicerie, et je suis arrivé — avec combien de peine — à mettre de côté six cent mille francs...

Furet, *fausse admiration.* Tous mes compliments.

Lefeu. Merci. Vous savez, ce n'est pas pour dire, mais il faut en vendre des carottes, des poireaux et des bouteilles d'huile et des paquets de café, pour, tous frais payés, ramasser ce petit magot qui ne doit rien à personne.

Furet, *toujours admiration de commande.* Je m'en doute. C'est merveilleux.

Lefeu, *déchaîné.* Et des levers à quatre heures du matin, et des piétinements dans la boue des halles, et des veillées le soir pour ranger le magasin.
(*Furet qui a épuisé son vocabulaire admiratif, fait des signes d'approbation.*)
Alors, voilà. J'ai une ambition. Je devrais dire : nous avons une ambition, ma femme et moi. Nous sommes natifs de l'Oise et nous possédons près de Compiègne une bicoque de rien du tout. Mais notre voisin est sur le point de vendre son chalet avec jardin, arbres fruitiers, pré et tout et tout. Mais le bougre en veut neuf cent mille comptant.

Furet, *venant au secours.* Et il ne veut rien savoir pour accepter six cent mille comptant et le reste par annuités.

Lefeu, *un peu étonné.* Qui vous l'a dit ?

Furet, *modeste.* Mon cher Monsieur Lefeu, c'est le pain quotidien de nos affaires. Nous sommes là pour venir en aide au pauvre monde exploité par la rapacité des vautours.

Lefeu, *souvenir de campagne électorale.* Très bien. Bravo !

Furet. Et alors, que peut-on faire pour vous aider ?

Lefeu. Vous ne devinez pas ?

Furet. Sans doute, mais vous avez peut-être une solution à laquelle va votre préférence ?

Lefeu, *candide.* Non, pas du tout. Je voulais dire à Octave, pardon, à M. Papillon, si vous me faites avoir cette maison, je ne l'oublierai jamais.

Furet. Oh ! il sera très sensible à votre reconnaissance. (*Un peu gêné d'entrer dans le vif du débat.*) En somme, c'est un emprunt de trois cent mille francs que vous voudriez obtenir.

Lefeu. Par exemple ! Mais, bien entendu, je paierai l'intérêt qu'il faudra.

Furet. Je ne sais pas si M. Papillon acceptera..., je veux dire que vous payiez un intérêt. Un ancien camarade de classe, ce n'est pas un client ordinaire. Je suis un peu gêné pour traiter l'affaire. Il vaudra mieux le voir lui-même. C'est tellement délicat. Vous permettez que je m'informe s'il peut vous recevoir ce matin ?

Lefeu, *un peu inquiet.* Mais dites-lui bien de ne pas se déranger pour moi. Ah ! et puis surtout, je ne voudrais pas qu'il sache d'abord que je suis son ancien camarade de classe. Je veux voir s'il se souvient encore, rien qu'en me voyant.

Furet. Faites-moi confiance. Je vais arranger l'entrevue comme vous le désirez. (*Prenant le téléphone intérieur.*) Allô ! c'est vous, patron. Ici, Furet. Dites-moi, patron, j'ai ici un client que j'aimerais vous voir recevoir vous-même. Son nom ? Il ne veut pas que je vous le dise. C'est une surprise. (*Lefeu fait de grands signes de complicité et d'approbation.*) Quoi ? vous êtes bousculé ? Vous terminez une conférence... Mais, dans un quart d'heure ? Quand même. Ah ! merci pour lui. (*Un silence... Ce que le patron dit au bout du fil paraît assombrir Furet.*) Ah ! oui ! (*Encore un silence... Décidément, les nouvelles ne sont pas très bonnes.*) Ah ! Ah ! vous venez me voir ici. Bien sûr. Mais, Monsieur..., le client voudra bien attendre un quart d'heure dans l'antichambre. Bien sûr. Il me fait signe que oui. A tout de suite, patron. (*Il raccroche l'appareil.*)

Lefeu, *intéressé et un peu inquiet.* Il vient ici ?

Furet. Oui, pour terminer une affaire importante. Voudriez-vous passer un instant dans l'antichambre ?

Lefeu. Très volontiers. Mais vous êtes sûr qu'il me recevra après ?

Furet. Parole d'honneur. Il m'a même dit qu'il y tenait absolument.

Lefeu. Et il ne sait pas encore qui je suis !

Furet. Pensez donc ! Alors, si vous voulez bien me permettre de vous montrer le chemin...

Lefeu. Et merci mille fois de votre obligeance. Je suis bien content de vous avoir vu le premier. A tout à l'heure. Je vous reverrai sans doute ?

Furet. Sûrement. Le patron ne traite que les questions de principe. Les détails d'exécution, c'est mon affaire.

Lefeu. Bon, bon, mais il ne faut pas que je vous retarde.

Furet, *qui a sonné l'huissier.* Monsieur va attendre dans l'antichambre. M. Papillon va le recevoir dans un quart d'heure dans mon bureau.

L'huissier. Par ici, Monsieur.

Lefeu, *signe d'amitié à Furet.* A tout à l'heure, et surtout, pas un mot du bahut !

scène 2

PAPILLON, FURET

Papillon, *visage gras, lunettes monture noire, verres carrés, doigts bagués, l'air sombre.* Dites donc, Furet, vous connaissez la nouvelle ? Grand-Sauveur, le banquier, mort, cette nuit, d'une congestion.

Furet. Ah ! le pauvre type !

Papillon. C'est ça, plaignez-le ! Il s'en fout, lui, il est mort. Il se fiche bien de ceux qu'il laisse dans le pétrin. Vous savez bien que Van Hueten n'avait consenti à retarder l'échéance de sa traite que parce que Grand-Sauveur se portait garant. Ainsi, ça n'a pas traîné. Grand-Sauveur meurt cette nuit et ce matin Van Hueten — il me quitte à l'instant - vient de me faire connaître qu'il ne peut pas attendre vingt-quatre heures, qu'il lui faut la somme avant ce soir, sans quoi, il fait du scandale et saisit la justice. Ah ! le salaud, je parle de Grand-Sauveur. On n'a pas idée aussi, à son âge, 75 ans d'aller au théâtre le soir, et à l'Opéra encore ! Et voir l'« Or du Rhin » ! Ça, c'est du vice ! Il devrait y avoir une loi, un

règlement, quelque chose interdisant aux hommes âgés qui ont charge d'âme, de sortir le soir, au moins la veille des échéances. Il a pris froid, et cette nuit, adieu. Et puis, les copains peuvent toujours se débrouiller. Ah ! il a bien choisi son jour ! Je ne lui pardonnerai jamais...

FURET. Et c'est une grosse somme ?

PAPILLON. Est-ce que j'ai l'habitude de gueuler pour quatre sous ? Cinq cent mille francs comme ça ! Et le vautour Van Hueten qui me les réclame pour ce soir six heures ! Il m'a dit de sa voix chantante qui me crispe parce qu'il a l'air de se payer votre tête : « Si vous n'avez pas la totalité, j'accepte volontiers un acompte, mais pas moins de la moitié. » La brute ! Il doit être renseigné. Il doit savoir que je suis rasé, que je n'ai pas un sou en caisse. Vous connaissez la situation : je n'attends pas de rentrées sérieuses — enfin, c'est une manière de parler — avant quinze jours. Je comptais tellement sur l'ajournement de la traite Van Hueten, grâce à la garantie de Grand-Sauveur. Est-ce que je pouvais prévoir que Grand-Sauveur aurait l'idée absurde de mourir la veille de l'échéance !
(*Silence.*)
Eh bien, vous êtes là, vous ne dites rien. Vous croyez que c'est comme ça que nous en sortirons ?

FURET. On pourrait voir, chercher des amis...

PAPILLON. Est-ce que vous vous foutez de moi ? Des amis ? Vous en connaissez qui, aujourd'hui, remettraient comme ça cinq cent mille francs à la maison Papillon et Cie, Contentieux et Affaires en tous genres. Ah ! pour ça, en tous genres, c'est trop vrai !

FURET. Vous ne croyez pas qu'en rappelant Van Hueten...

PAPILLON. Vous me prenez pour un enfant ? Vous pensez bien que j'ai tout tenté, la ruse, la menace, la supplication, et même un peu, oh ! un tout petit peu de chantage. Je sais bien des choses sur Van Hueten, mais il en sait encore bien plus long sur moi... Et le temps passe. Je vais tout de même sonder quelques connaissances. Vous allez rester ici pour recevoir et pour que la maison garde son apparence habituelle de maison normale et honnête. A tout à l'heure.

FURET, *avec quelque hésitation.* Alors, vous ne voulez pas recevoir le monsieur que j'ai annoncé ?

PAPILLON. Qui ça ? Le monsieur qui ne veut pas dire son nom ?

FURET. Oui... c'est-à-dire qui veut vous faire la surprise.

PAPILLON. Quelle surprise ? En fait de surprise, j'ai mon compte pour aujourd'hui.

FURET. Il paraît que vous êtes un de ses camarades de lycée.

PAPILLON. Ah ! oui ! Ce n'est pas bien le jour de s'attendrir sur les souvenirs de bahut.

FURET. Aussi bien, ce n'est pas pour cela qu'il se présente.

PAPILLON. Alors, c'est pour me taper.

FURET. Justement.

PAPILLON. Ah ! il tombe bien le malheureux. Et c'est pour une grosse somme ?

FURET. Trois cents billets ?

PAQILLON. Mais il est fou ! Je sais bien que ma maison a bonne réputation, et un crédit pratiquement illimité. Mais cet imbécile s'imagine comme ça qu'il suffit d'avoir usé ses culottes sur les mêmes bancs pour avoir le droit de taper un monsieur qu'on connaît à peine de trois cents billets ?

FURET. Ce n'est pas tout à fait ça. A vrai dire, il a besoin de cette somme comme appoint pour acheter une maison qu'il convoite. Et il ne dispose comptant que des deux tiers de la somme.

PAPILLON. Qu'est-ce que vous dites ? Il dispose, comptant, de six cent mille francs ?

FURET. Bien sûr, et à ces six cent mille francs il faudrait en ajouter trois cents autres pour réaliser son rêve de gentilhomme campagnard.

PAPILLON. Furet, vous baissez. Comment, vous avez là, à portée de la main, six cents bons billets et vous ne me le dites pas tout de suite, alors que vous voyez votre patron dans l'ennui ! Oh ! Furet, mon ami, je ne vous reconnais plus !

FURET. Je vous assure que...

PAPILLON. Trêve de plaisanterie. Où est-il votre gentilhomme campagnard en puissance ?

FURET. Dans l'antichambre.

PAPILLON. Je vais le recevoir tout de suite. Pendant ce temps, vous me remplacez dans le bureau directorial. Vous allez le faire entrer. Comment s'appelle-t-il ?

FURET, *qui a oublié.* Attendez ! Il y a de la flamme là-dedans !

PAQILLON. De la flamme ? Comment ça ?

FURET. Oui, la flamme, non, j'y suis, le feu.

PAPILLON, *cherchant dans ses souvenirs.* Lefeu ? Lefeu ? Ça ne me dit rien.

FURET. Gustave Lefeu.

PAPILLON. Ah ! Gustave ! Attendez... ça me revient... Le lycée de Beauvais, il a les cheveux rouges... Du moins, il les avait rouges. Je l'appelais Feu Gustave ! Oui, c'était très spirituel... Oui, oui..., je le vois bien ! Un bon type, pas très malin, mais bon garçon. Il faisait toutes mes commissions. Il était demi-pensionnaire et j'étais interne.

FURET. Vous y êtes bien maintenant ?

PAPILLON. Oui, très bien. Nous partagions aussi notre argent de poche. Je veux dire qu'il me donnait la moitié du sien. En échange, je lui payais des gâteaux chez le concierge. Il est vrai qu'il me revalait ça le dimanche. Les bons comptes font les bons amis... Sacré Gustave ! Vous allez le faire entrer que je voie sa bonne bille. C'est gentil à lui d'avoir pensé à un bon vieux camarade...

FURET. Ah ! Attention ! je ne vous ai rien dit. Il tient absolument à vous faire la surprise. Vous ne savez pas comment il s'appelle, et vous ne savez pas qu'il est votre ancien camarade. Il veut que vous le découvriez vous-même. C'est une épreuve.

PAPILLON. Bien, bien, compris. Va pour l'épreuve. Papillon n'est pas idiot. Attendez que je me souvienne encore un peu. Il faudrait pouvoir donner quelques détails précis. Cela fait bien. Il faudrait que je trouve quelque souvenir mémorable, quelque épisode dans lequel il aura, bien entendu, joué le beau rôle. Comme ça, je suis sûr qu'il ne me donnera pas de démenti, et ainsi j'aurai barre sur lui. Voyons, ah ! j'y suis. Nous avions été nous baigner dans l'Oise..., avec le lycée, nous allions souvent. Je m'aventure vers le milieu de l'eau. Je coule... Il se précipite et me ramène vers la berge... Voilà.

FURET. Tiens, je n'aurais pas cru... à le voir.

PAPILLON. Mais, c'est une histoire. C'est l'histoire que je vais lui raconter. Ça n'a jamais été vrai. Il ne sait pas nager. Pendant que nous barbotions, il trempait ses pieds depuis le bord et nous regardait. Mais ça ne fait rien. Personne n'a jamais refusé d'avoir été un héros... Allez, maintenant, je suis fin prêt. Faites-le entrer. (*Exit Furet... L'huissier introduit Lefeu.*)

scène 3

PAPILLON, LEFEU

LEFEU, *fixant Papillon comme s'il voulait l'hypnotiser.* Lefeu.

PAPILLON, *feignant de chercher.* Lefeu... Lefeu...

LEFEU. Ah ! ça vous dit quelque chose...

PAPILLON. Attendez... Attendez... Le lycée de Beauvais... La classe de troisième... (*Eclatant.*) Mais c'est Gustave ! Feu Gustave... (*Lui prenant les deux mains.*) Ah ! quelle joie de vous revoir...

LEFEU. Ah ! j'étais bien sûr que vous me reconnaîtriez !

PAPILLON. Eh bien ! Il ne manquerait plus que cela ! Je pourrais oublier toute ma scolarité, et tous les professeurs et tous les camarades, mais je n'oublierai pas qui m'a sauvé la vie...

LEFEU, *modeste.* Ah ! là, vous allez un peu fort...

PAPILLON. Un peu fort ! Oui ! Je sais que vous êtes modeste. Vous ne voulez jamais rien accepter. Je sais qu'il me fallait mettre en colère pour vous faire accepter un gâteau. Mais, tout de même, la vérité est la vérité. Sans vous, dans l'Oise... (*Signe de plongeon.*) plus de Papillon.

LEFEU, *sincère.* Dans l'Oise ? Tiens, je ne me souviens pas.

PAPILLON. Bonne nature ! Vous ne vous souvenez pas, la veille du 14 juillet... Une chaleur torride... Je veux me baigner à tout prix. Toujours casse-cou. Tu ne te baigneras pas. Si... Non... Me voilà à l'eau. Et vous, de la rive, vous me suivez inquiet. Tout à coup, la congestion. Je me sens sombrer. J'appelle au secours. Pas un chat à l'horizon. Alors, que fait mon Gustave ? Tout habillé, il se jette à l'eau et me ramène vivant. Voilà tout simplement...

LEFEU, *accablé.* Ça alors !

PAPILLON. Oui, oui, évidemment, ce n'est pas grand-chose quand on est simplement un brave garçon... Ah ! et puis, après tout, je ne vois pas pourquoi nous nous disons vous... Au bahut, on se disait tu... tu veux bien ?

LEFEU, *hésitant,* Si... vous voulez.

PAPILLON. Alors, mon vieux Gustave, que peut-on pour te faire plaisir ?

LEFEU. Eh bien, voilà. (*Hésitation*) votre... (*Reproche muet de Papillon*) Ton... secrétaire ne t'a pas dit ?

PAPILLON. Pas un mot. D'ailleurs, j'interdis les confidences. Je veux être saisi directement des affaires.

LEFEU. C'est que je n'ose pas... pour la première fois...

PAPILLON. Comment tu n'oses pas ? Et sans toi, est-ce que je serais là à t'écouter ? Tu as bien osé à Beauvais ! Nom d'un chien ! C'est bien ça, c'est un héros capable de mourir, et qui n'ose pas demander un service à ses amis !

LEFEU. Bon ! Tu me mets à l'aise. Voilà, j'ai une ambition.

PAPILLON. Très bien ! Il faut être ambitieux dans la vie.

LEFEU. Ou, pour mieux dire, nous avons une ambition, ma femme et moi.

PAPILLON. Mais tu es marié ! Bravo ! Tu ne m'avais pas dit ça ! Il faudra que tu me présentes à Mme Lefeu et que tu me fasses connaître tes enfants. Tu en as combien ?

LEFEU, *un peu gêné.* C'est-à-dire que je n'en ai pas...

PAPILLON. Pas encore, tu veux dire. Ah ! ce n'est pas bien, mon vieux Gustave. Il faut avoir des enfants.

LEFEU. Tu as des enfants, toi ?

PAPILLON. Non ! Je ne suis pas marié. Les affaires m'absorbent tellement ! Et pourtant, j'aimerais tant avoir un foyer ! Ah ! Nous sommes des victimes, les hommes d'affaires. Aucune joie, aucune détente ! Mais je t'interromps...

LEFEU, *reprenant malaisément.* Nous avons donc une ambition : avoir notre maison de campagne. Nous possédons justement dans l'Oise, près de Compiègne, un bout de terrain et une petite bicoque. Et voilà que notre voisin se dispose à vendre une toute petite propriété, mais qui, avec notre terrain et notre bicoque ferait quelque chose de très sortable : il y a un petit chalet très gentil, un jardin avec arbres fruitiers. Mais c'est un peu cher.

PAPILLON. C'est combien ?

LEFEU. Neuf cent mille francs, tout de suite et le reste en trois ans.

PAPILLON. Tout compris ?

LEFEU. Bien sûr ! Ça suffit.

PAPILLON. Et mon bon Gustave vient demander à son vieil ami Papillon de lui avancer les neuf cent mille francs ! (*Protestation muette de Lefeu*) Mais si, mais si ! Qu'est-ce que c'est que neuf cent mille francs pour un bureau qui brasse des millions toute la journée ! On va te donner ça tout de suite, mon petit Gustave.

LEFEU. Jamais de la vie ! Jamais je ne serais venu te trouver pour t'emprunter pareille somme !

PAPILLON. Tu aurais eu tort.

LEFEU. Si je suis venu, si je me suis décidé à frapper à ta porte c'est que je n'ai besoin que du tiers. Les deux autres tiers, j'en dispose en bons et solides billets bien comptés.

PAPILLON. Mon Dieu ! Quelle affaire pour trois cents billets ! Et avec un ami ! Je vais te faire un chèque, et nous n'en parlerons plus. (*Il sort un carnet de chèques*).

LEFEU. Mais dis-moi d'abord tes conditions.

PAQILLON, *sévère et digne.* Tu me prends pour Shylock ?

LEFEU. Pour qui ?

PAPILLON. Tu ne connais pas le « Marchand de Venise » ?

LEFEU. Oh ! tu sais ! Nous vivons tellement retirés ! Nous sortons si peu. D'ailleurs, nous préférerions n'avoir à affaire qu'à toi.

PAPILLON. Brave cœur ! (*Il rédige le chèque.*) Nous disons : payez trois cent mille francs à l'ordre de M. Gustave Lefeu. Ton adresse ? 38, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, Paris. Et voilà l'affaire. Mets-ça dans ton portefeuille et ne me demande plus rien.

LEFEU, *un peu décontenancé.* Eh bien ! je n'aurais quand même jamais cru... Je ne sais pas comment te remercier. Mais je vais quand même te faire un papier — pour les intérêts — pour ta comptabilité.

PAPILLON. Tu tiens décidément à me faire de la peine. Est-ce que tu me demanderais un papier, toi, si, dans les mêmes conditions... ?

LEFEU. Ecoute, pour te dire toute la vérité, je crois bien que je t'aurais demandé un papier.

PAPILLON. Bien sûr, à cause des enfants.

PAPILLON, *interloqué.* Oui, non ! Enfin, peut-être à cause des enfants qui peuvent venir. Mais parce que je ne te connaissais pas encore comme je te connais maintenant... Maintenant...

PAPILLON. Merci, Gustave, voilà. Alors, c'est tout ce que tu avais à me demander ?

LEFEU. Tu trouves que ce n'est pas assez ! Il est formidable ! (*Il plie religieusement le chèque en quatre et le range dans son portefeuille énorme, gonflé exagérément, qu'il a retiré d'une poche intérieure fermée par une épingle nourrice. Papillon a suivi attentivement le manège, et le portefeuille l'a vivement intéressé.*)

LEFEU, *se levant*. Eh bien ! je ne veux pas te déranger davantage...

PAPILLON. Mais tu ne me déranges nullement. D'ailleurs, je viendrai te voir, là-bas, près de Compiègne. Ça s'appelle comment la propriété en question ?

LEFEU. Le Petit-Veneur.

PAPILLON, *comme s'il découvrait subitement quelque chose de grave*). Comment dis-tu : le Petit-Veneur ?

LEFEU. Oui, le Petit-Veneur.

PAPILLON. Et ça appartient à qui ?

LEFEU. A la famille Durandeau, cuirs et peaux.

PAPILLON. Oui, oui, oh ! attention ! attention ! Assieds-toi encore une minute. J'ai quelque chose à vérifier (*Téléphone intérieur.*) Allô ! apportez-moi tout de suite mon répertoire particulier...
Minute, mon cher, minute. Ne précipitons rien.

LEFEU, *un peu inquiet*. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

PAPILLON. Ame candide ! Attends, te dis-je !

(*L'huissier apporte un carnet.*)

Ah ! attends... Durandeau, cuirs et peaux... Parfaitement... Oui... Bon... Bon... (*Se levant, solennel*) Mon vieux Gustave, je te défends de verser un sou à Durandeau.

LEFEU. Mais pourquoi ?

PAPILLON. Ça, c'est le secret professionnel. Tu me fais confiance ? Non ! Si tu me fais confiance, tu feras ce que je te dis.

LEFEU. Tu penses bien que je ne demande qu'à t'écouter. Mais j'aurais quand même bien voulu acheter la propriété.

PAPILLON. Gustave, lorsque tu sauras, tu me remercieras à genoux. Tu allais tomber dans un beau piège...

LEFEU. Eh bien ! j'ai eu une fameuse idée de venir te trouver. Quand je pense qu'en sortant d'ici, j'allais verser l'argent à son homme d'affaires...

PAPILLON. *Sancta simplicitas* ! Est-ce que, par hasard, tu aurais les six cent mille francs sur toi ?

LEFEU. Mais bien sûr ! Ils sont là (*Montrant la bosse du portefeuille.*) Soixante billets de dix mille, tout neufs...

PAPILLON. Mais tu es d'une imprudence folle ! mon pauvre Gustave. Tu te promènes dans les rues, dans le métro peut-être (*Signe affirmatif de Lefeu.*) avec une pareille somme ! Tu es complètement fou, mon pauvre Gustave !

LEFEU. Tu crois ? Mais, c'est dans ma poche bien fermée...

PAPILLON. Gustave, je te défends de sortir d'ici avec une pareille somme sur toi. Il y a des spécialistes qui guettent la sortie de mes clients et qui leur font les poches. Encore l'autre jour, l'un d'eux s'est fait délester de cent mille francs sur la plate-forme de l'autobus. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'il t'arrive semblable aventure. Tu vas me confier ton magot. Je vais le faire déposer dans mes coffres. Comme ça, je serai tranquille.

LEFEU, *un peu hésitant tout de même*. Tu crois que c'est bien utile ?

PAPILLON. Est-ce que tu n'aurais pas confiance, par hasard ?

LEFEU, *protestation indignée*. Papillon, après ce que tu viens de faire pour moi !

PAPILLON. Et puis, je serai plus sûr ainsi que tu ne feras pas la folie de donner un sou à Durandeau.

LEFEU. Oui, ça, je suis d'accord, parce que, tu sais, ma femme y tient tellement. Ça va être une déception.

PAPILLON. Non, quand elle saura — et d'ailleurs ça ne veut pas dire que vous n'aurez pas le Petit-Veneur — mais vous l'aurez par moi, j'en fais mon affaire, et pour beaucoup moins. Ça ne vaut pas neuf cent mille... (*Moment de gêne, Lefeu n'a pas encore sorti l'argent.*) Maintenant, mon vieux Gustave, si tu préfères en faire à ta tête, libre à toi. Va te jeter dans les pattes du Durandeau. Du moins, je t'aurai prévenu.

LEFEU. Penses-tu ! Oui, alors, je vais te confier les six cent mille francs.

PAPILLON. Mais non, mais non, garde-les, je vois bien que tu n'as pas confiance.

LEFEU. Tu me fais de la peine. Mais c'est seulement parce que je n'ai pas l'habitude. (*Il sort le portefeuille, tire les billets soigneusement enveloppés dans du papier de soie et les pose, en les comptant sur le bureau.*) Voilà, ça fait bien six cent mille ?

PAPILLON, *paternel*. Quel fou, de se balader avec ça, dans sa poche ! Un moment de distraction, et ni vu ni connu... Mon brave Lefeu est nettoyé.

LEFEU, *convaincu*. Ça c'est vrai !

PAPILLON, *rangeant négligemment les billets dans sa poche, comme il ferait d'un journal*. Ici, les coffres sont à l'abri du feu et des cambrioleurs. Tu peux dormir tranquille...

LEFEU, *qui a gardé le portefeuille ouvert*. Et ton chèque ?

PAPILLON. Ah ! C'est vrai, je n'y pensais plus. Eh bien ! en effet, il n'a plus de sens. Tu peux le détruire.

LEFEU. Je dois le déchirer.

PAPILLON. Ça te gêne. Tu n'oses pas. Donne-moi ça, moi, j'ai l'habitude. (*Il prend le chèque et le déchire; morceaux au panier.*) Voilà, ce n'est pas plus difficile que ça. (*Regardant l'heure.*) Oh ! je suis en retard. J'ai bavardé si volontiers avec toi que j'ai oublié un rendez-vous. Ah ! quand je pense que tu aurais pu te faire rouler par Durandeau ! Ne bouge pas, j'appelle mon secrétaire. (*Téléphone.*) Dites donc, Furet, venez une minute.

PAPILLON. Ah ! je vous laisse, Furet, avec mon ami Lefeu. Vous allez le faire reconduire chez lui, avec ma voiture. (*Protestation de Lefeu.*) Mais si, mais si, j'y tiens. Ah ! j'oubliais : veux-tu un papier, un reçu, pour ton affaire ?...

LEFEU, *hésitant*. C'est-à-dire, que, puisque tu prends sur toi de négocier...

PAPILLON. Comme tu voudras. Rien n'est plus facile. Veux-tu que je te l'envoie ? Je n'ai guère le temps en ce moment.

LEFEU. Bien sûr. Mais après tout, je n'en ai que faire. Avec un ami, il n'y a pas de question.

PAPILLON. Comme tu voudras, mon vieux Gustave. Alors, adieu. Hommage à Madame. Caresses aux enfants. Ah ! c'est vrai, tu n'en as pas. Mais tu en auras, tu me l'as promis. Coquin de Gustave ! (*Exit.*)

scène 4

FURET, LEFEU.

FURET. Alors, ça a bien marché ?

LEFEU. Ah ! pour ça, ça a marché !

FURET. Il vous avance l'argent ?

LEFEU. Oh ! ça n'a pas fait un pli.

FURET. Il vous l'a remis tout de suite ?

LEFEU. Il m'a signé un chèque sur-le-champ.

FURET, *un peu inquiet*. Et vous allez le toucher tout de suite ?

LEFEU. C'est-à-dire que... l'achat de la propriété est remis... à plus tard.

FURET. Comment ça ?

LEFEU. J'allais en faire une bêtise !

FURET. Pourquoi, la maison n'est pas solide ?

LEFEU. Ce n'est pas ça. Durandeau, le propriétaire, vous savez, cuirs et peaux, ce n'est pas ça...

FURET. Ce n'est pas lui le propriétaire ?

LEFEU. Mais si, seulement, il y a du louche là-dessous. Secret professionnel.

FURET. Bien, bien, je n'insiste pas.

LEFEU. Quand je pense que j'allais me jeter dans la gueule du loup...

FURET, *qui ne comprend pas très bien, pour dire quelque chose*. Eh bien ! il n'aurait plus manqué que ça !

LEFEU. Sans ce bon Papillon, j'étais refait.

FURET. Eh bien ! vous en avez eu une bonne idée de venir ici...

LEFEU. Sans compter que, comme un imbécile, je me promenais dans Paris, avec mes six cents billets.

FURET. Evidemment, il faut être prudent.

LEFEU. C'est encore Papillon qui m'a tiré du pétrin. Dans le métro, sur la plate-forme de l'autobus, c'est si vite fait ! Ni vu ni connu t le bon Lefeu est nettoyé...

FURET. Il vaudrait évidemment mieux mettre tout ça dans un coffre.

LEFEU, *simplement*. C'est fait.

FURET. Déjà !

LEFEU. Toujours grâce à ce bon Papillon.

FURET, *craignant de comprendre*. Vous les avez confiés à M. Papillon.

LEFEU. A la minute. Il m'a dit : « Dans mes coffres, ils sont à l'abri du feu et des cambrioleurs. »

FURET, *comprenant tout à fait*. Ah ! pour ça ! En somme, vous voilà tranquille.

LEFEU. Ah ! oui alors !

FURET. Ah ! je vais commander la voiture. (*Téléphone*.) Faites venir la voiture de M. Papillon devant la grande entrée.

LEFEU. Merci, Monsieur... (*Hésitant*) Dites donc, Monsieur le Secrétaire, il y a une chose qui me gêne un peu. M. Papillon m'affirme qu'un jour, au bahu dans l'Oise, je lui ai sauvé la vie. C'est curieux, j' beau chercher, je ne me souviens pas.

FURET. Oh ! si M. Papillon l'a dit, c'est que c'est vra Il a une mémoire d'or. Et d'ailleurs, pourquoi vo le dirait-il si ce n'était pas vrai ?

LEFEU. J'ai peur qu'il ne confonde, qu'il ne m'ait pr pour un autre.

FURET, *sincère*. Oh ! pour ça, non ! M. Papillon n prend jamais une personne pour une autre. Il s connaît trop.

LEFEU. Vous me rassurez. Après tout, ça doit être vra Mais, je craignais de bénéficier d'une confusion de profiter d'une espèce d'escroquerie.

FURET. Oh ! quel vilain mot ! Profitez, M. Lefeu, pr fitez, cela vous est bien dû...

L'HUISSIER. La voiture de Monsieur est avancée.

FURET. Alors, au revoir, Monsieur Lefeu, et bonn chance.

LEFEU. Ah ! je suis content. Ma femme sera aussi tr contente. Pensez quelle blague j'allais faire ! E puis, vous savez, je me sens aussi plus léger. J passais mon temps à tâter ma poche à travers l'étoff pour voir si le magot était là. Ah ! au revoir, Mon sieur le Secrétaire. (*Fausse sortie*.) Dites donc, j voudrais vous demander encore quelque chose.

FURET. Dites, Monsieur Lefeu.

LEFEU. Je ne voudrais pas que M. Papillon pense qu je me méfie de lui.

FURET. Pourquoi cela ?

LEFEU. Oui, lorsqu'il m'a demandé de lui confier le six cents billets, j'ai eu l'air d'hésiter.

FURET, *sincère*. C'est très naturel.

LEFEU. Mais non, pas avec un ami comme lui.

FURET. Tout de même !

LEFEU. Non, non. Dites-lui bien que c'était un gest malheureux, que je regrette, vieille habitude d'avare..

FURET. Vous exagérez.

LEFEU. Mais non, c'est idiot. Après le geste large qu'i avait eu pour moi... Alors, vous lui direz bien...

FURET. Je lui dirai.

LEFEU. Alors, adieu. Alors, entendu, n'est-ce pas ? E vous pourrez ajouter que tout ce que je possède es à sa disposition.

FURET. Il ne faut rien exagérer.

LEFEU. Si, si, j'y tiens. Pensez donc, un homme à qu j'ai sauvé la vie ! Qu'est-ce que je ne ferai pas pou lui ?

RIDEAU

Zamore et Théâtre dans une bouteille
Georges Neveux
Jn nommé Judas
Claude-André Puget et Pierre Bost
Jn fâcheux état d'esprit
Claude-André Puget, d'après un conte de H.-G. Wells
L'homme traqué
Frédéric Dard, d'après le roman de Francis Carco
La nuit blanche de M. de Musset
Claude Marais et Carlos d'Aguila
Yerma
Federico Garcia Lorca
Portrait de famille
Paul Gilson et Nino Frank
Le Pauvre Bougre et le Bon Génie
Alphonse Allais
Le Prince d'Egypte
Christ. Fry, adap. Thierry Maulnier
La Sérénissime, Conrad Wise
Des femmes dans l'orage
Gregoria et Maria Martinez Sierra
Les Poissons d'or, René Aubert
Le Cirque aux illusions, René Aubert
Les Petites Têtes
Max Régnier, d'après André Gillois
Kessa Gosène, André Gillois
L'Eternel Mari
Jacques Mauclair, d'après le roman de Dostoïewsky
Monsieur et Mesdames Kluck
Germaine Lefrancq
Le Chien du Jardinier
Georges Neveux, d'après Lope de Vega
Système deux, G. Neveux.
Une lettre perdue
Ion Luca Caragiale, adap. Edmond Bernard
Le Souper de Venise, P. Sabatier
Un Monsieur qui attend
Emlyn Williams, adap. A. Roussin
Trio en sol majeur, Léon Ruth
Est-il bon ? Est-il méchant ?
Diderot
Le Veuf, Carmontelle
Le Séducteur
Diego Fabbri, adap. Michel Arnaud
La Corde pour te pendre
Frédéric Valmain, d'après « Malice » de Pierre Mac-Orlan
Charmante Soirée, Jacques Deval
Le Comte de Gomara
André Camp et Francisco Puig-Espert
Jules, P.-A. Bréal
La Monnaie de ses rêves, A. Ransan
Un extraordinaire bonhomme de neige
Antoine Bourbon
L'Eventail de lady Windermere
Oscar Wilde, adap. Michelle Lahaye
Le Paria
August Strindberg, adap. M. Arnaud
Poisons, J.-M. Parnac
L'ombre du Cavalier
Albert Husson
Hiver ou les temps du verbe
Jean Tardieu
Entre chien et loup, Gabriel Arout
Je suis seule ce soir
André-Paul Antoine
Minuit en plein jour, Michel Arnaud
Comme avant mieux qu'avant
Luigi Pirandello, adapt. Marie-Anne Comnène
L'Etau
Luigi Pirandello, adapt. Marie-Anne Comnène
Les Amants puérils
Fernand Crommelynck
L'Impromptu d'Amsterdam
Jean Canolle
Les Serments indiscrets, Marivaux
La Navette, Henry Becque
Premier Amour
André Josset
El Pelele (Le Pantin)
Enrique Suarez de Deza, adap. Jean Camp

A propos de la Champmeslé
Roger Gaillard
135. **Les Oiseaux de lune**
Marcel Aymé
Billets doux
Claude des Presles
136. **Témoin à charge**
Agatha Christie, adapt. Paule de Beaumont et Henry Torrès
Inquiétudes, J. Luizet
137. **Le Mal court**
Jacques Audiberti
L'Ecole des dupes, André Roussin
138. **Adorable Julia**
Marc-Gilbert Sauvajon
Une tragédie florentine
Oscar Wilde, adapt. Henri Pignet
139. **Le Miroir,** A. Salacrou
Mon fils, P. Didier
140. **Don Carlos**
Frédéric Schiller, adapt. Ch. Charras
La Justice du Corregidor
Alejandro Casona, adapt. A. Camp
141. **Misère et Noblesse**
Scarpetta, adapt. Jacques Fabbri
Mon mari s'endort, C. Gével
142. **L'Or et la Paille**
Barillet et Grédy
Maître François est mort
Jean Brune
143. **Hedda Gabler**
Henri Ibsen, trad. du comte Prozor
Le Soleil et les Parapluies
Léon Deutsch
144. **Virginie,** Michel André
Il n'y a pas d'automne sans été
Léon Ruth
145. **L'Arbre,** Jean Dutourd
La Nouvelle
Morvan Lebesque
146. **Les Misérables**
Victor Hugo, adapt. Paul Achard
Le Rétable des merveilles
Cervantes, adapt. Paul Delon
148. **Le Pain blanc,** Claude Spaak
Un coup de soleil
Paul Vandenberghe
149. **L'Equipage au complet** et **Satire en trois temps quatre mouvements**
Robert Mallet
150. **Polydora,** André Gillois
L'Invité de Pierre
A. Pouchkine, adapt. M. Arnaud
151. **Hibernatus** et **Je l'enlève**
Jean Bernard-Luc
152. **Thé et Sympathie**
Robert Anderson, adapt. Roger-Ferdinand
Mille et quatre, Gantillon
153. **La Mamma,** A. Roussin
Moi, Napoléon
Albert Dieudonné
154. **Montemor,** G. Baïlac
Amour de Don Perlimplin
Federico Garcia Lorca, adap. J. Camp
155. **L'Amour des quatre Colonels**
Peter Ustinov, adap. M.-G. Sauvajon
La Victime, R. Praxy
La leçon de français
J.-J. Bernard
157. **Bille en tête**
Roland Laudenbach
Le Meunier de Delft
Pierre Peyrou
158. **Mademoiselle**
Jacques Deval
Au Paradis, F. Millaud
159. **Porte des Lilas**
René Clair
160. **L'Œuf**
Félicien Marceau
Les retours imprévus
Edmond Sée
161. **La Terre est basse**
Alfred Adam
Gilbert et Marcellin
Paul Géraldy

162. **Henri IV**
Luigi Pirandello, adapt. Benjamin Crémieux
Le Devoir du médecin
Luigi Pirandello, adapt. Marie-Anne Comnène
163. **Un remède de cheval**
Leslie Sands, adap. Frédéric Valmain
Les Imprudentes, L. Deutsch
164. **Le Cœur volant**
Claude-André Puget
La Comédie du Miroir
Max Rouquette
165. **Ouragan sur le Caine**
Herman Wouk, adapt. José-André Lacour
Le Costume, Jean Lessay
166. **La Mégère apprivoisée**
Jacques Audiberti
Le Visiteur de Minuit
Jean Schlumberger
167. **Champagne et Whisky**
Max Régnier
La Farce jaune
Raymond Chose
168. **Papa Bon Dieu**
Louis Sapin
L'Accident, Carlos Larra
169. **Romanoff et Juliette**
Peter Ustinov, adap. M.-G. Sauvajon
Le Défunt
René de Obaldia
170. **Plainte contre inconnu** et **Ma chance et ma chanson**
Georges Neveux
171. **Procès à Jésus**
Diego Fabbri
Il pleut bergère, L. Musso
173. **Oscar,** Claude Magnier
Tuez-moi, Claude Gével
174. **La Brune que voilà**
Robert Lamoureux
Isabelle et le Général
Marcel Mithois
175. **L'Amour parmi nous**
Morvan Lebesque
Ombrages
Jeannine Raylambert
Le Procès de Don Juan
Alvaro Arauz
177. **Lady Godiva**
Jean Canolle
Le « oui » des jeunes filles
Léon Ruth
178. **Patate,** Marcel Achard
Gonzalo sent la violette
Robert Vattier et Albert Rieux (Prix du Gala de la pièce en un acte)
179. **Humiliés et offensés**
André Charpak, d'après Dostoïevsky
La Chambre nuptiale
Alfred Machard
180. **L'Anniversaire**
John Withing, adap. R.-J. Chauffard et C. Robson
Une cliente perdue
Paul Vandenberghe
181. **Ardèle ou la Marguerite**
Jean Anouilh
Les Hommes du dimanche
Jean-Louis Roncoroni
182. **Virage dangereux**
J.-B. Priestley, adap. Michel Arnaud
Elisabeth est morte
Marcel Mithois

HORS-SERIE

Les Œufs de l'Autruche, A. Roussin
Le Prince de Hombourg, von Kleist
Le Mal d'Amour, M. Achard
Si jamais je te pince, Labiche

NUMERO : 180 francs — UN AN (50 pièces en 23 numéros) : **France 3.300 fr. ; Etranger 3.500 fr.**
rue Saint-André-des-Arts ● Paris (6e) **● C. C. P. Paris 7353-00** *(Voir conditions d'abonnement p. 18.)*

Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE. IMPRIMERIE COMMERCIALE, 6, rue Gambetta, Le Mans.

LE MIME

Vu par Marcel Marceau

Le programme
de la Compagnie de Mime Marcel Marceau
a été créé au Théâtre de l'Ambigu
le 1er octobre 1958
dans une mise en scène de Marcel Marceau
des décors de Jacques Noël
une musique de Sébastian Marotto
et Jean Promonidès
et comprend :

- Les pantomimes de st de Marcel Marceau : « marche contre le ven « Illusion optique », « 1.500 mètres », « Le s timbanque », « Le jar public », « Adolescence, n turité, vieillesse et mor « Bip se suicide », « dans le métro », « dans une soirée m daine ».
- Les pantomimes de st de Gilles Ségal : « Le n rionnettiste », « La tre ».
- Les matadors.
- Le petit cirque.

DEPUIS le jour où le spectacle surgit devant la presse, au moment où le public s'e empare, le temps a fait son œuvre... En effet, le spectacle a pris du poids, de mesure ; il a bénéficié de ce contact réel et vibrant du public ; l'œuvre, désorma ou va sombrer ou monter aux cintres... Et de la fusion du public et de la trou naîtra cette émotion dramatique indispensable à la vie d'une troupe et du théât qui l'abrite.
Montaigne disait que parler de soi était parler de l'humaine condition, ... aussi, artisa d'un spectacle qui fait s'identifier le public avec nous-mêmes, entrerons-nous avec l dans notre monde de mime, et c'est en prenant ce public comme confident et ami que lui livrerai ce que nous avons voulu exprimer dans ce nouveau spectacle que nous présen tons au Théâtre de l'Ambigu depuis le 1er octobre 1958.

Tout d'abord, l'initiation au monde de mime, qui est l'Art de l'identification de l'être av les éléments qui nous entourent, Art de l'attitude et du geste, le mime révèle l'êt humain dans ses aspirations les plus secrètes et profondes. Aussi, avons-nous choisi d Exercices de style qui situent l'homme dans différents milieux, aux prises avec le mon extérieur, les objets, les éléments, les contrepoids. Et livré surtout au problème de densité dramatique du moment même, du jeu théâtral, de cette fusion ou échan dramatique du public et de l'Acteur muet, de cet échange de silence éloquent, qui e comme une musique de l'âme, ... l'écho dramatique du geste se répercute dans le se du spectateur, qui devient ainsi le participant de l'acteur se trouvant sur la scène. L trois problèmes essentiels de l'Art de Mime sont : identification donc reconnaissan intensité de l'action dramatique, et sens du temps raccourcis, ellipsés. Et cela, nous trouvons dans les pantomimes de style et, même, dans le personnage de Bip, au prises avec ses semblables.

VIENNENT ensuite les mimodrames. Le sens du temps change, les lois méconnue et dramatiques sont bouleversées, le Mime acteur n'est plus seul sur la scène, livr au monde imaginaire qu'il peuple de mille fantômes réels, mais l'Art du Mime s trouve dans la réalisation concrète d'un drame joué, vécu, avec des décors et un musique répondant aux exigences de la pantomime. Et là, bien entendu, nous voil près du monde théâtral de l'acteur avec des personnages « en chair », qui ont des démê lés, des reliefs, des présences différentes ! Il semble qu'on soit plus dur pour des mime que pour des acteurs parlants, car on exige d'eux, non seulement la perfection, mai cette radiation irréelle qui les ferait surgir d'un conte surréaliste ou d'une ombr chinoise, plutôt que d'un monde charnel, concret, d'une Comédie de boulevard, o tout respire avec ce réalisme transposé qu'exige le Théâtre. Avec Bip et les Panto mimes de Style, le spectateur entre dans le rêve, l'illusion, le fondu, le suggér Avec les mimodrames, il revient au monde plus charnel, plus réel, et le décala n'est pas dans la forme de l'Art elle-même, mais dans l'optique et la sensibilité d spectateur. Mais rassurons-nous, Bip a mis dix ans pour s'imposer en France, la consé cration des tournées du monde entier ont rejailli sur lui ; il faut laisser à Paris le soi de reconnaître les mimodrames dans cinq ans. Ainsi, il y a toujours un retard dans l sensibilité de la découverte. Notre Art est fait de persévérance et de patience ! Il est vra que « Le Manteau » a été reconnu par le public, ainsi que « Les 3 Perruques ». E qu'aujourd'hui, la Presse parle de « classiques » en invoquant ces mimodrames, alor que peu de place leur était accordée à la création.
Il y a deux ans, à l'Ambigu, plusieurs mimodrames « Le 14 Juillet », « Le Loup de Tsu Ku-Mi » et « Le Mont-de-Piété » venaient compléter la série des Bip créés alors. Cett fois, il y a deux mimodrames et l'importance qui leur est accordée est plus grande qu'i y a deux années.

TOUT d'abord : « Les Matadors. » J'ai voulu reconstituer une Espagne, non pas faussement folklorique, mais avec une sobre retenue, des images rapides et fugitives, comme des flashes de temps passés. Et, des préparations à la course, à la course elle-même, j'ai voulu retenir le côté rituel et lithurgique, la gravité du geste, le tragique, la sobre préparation avant l'heure de la vérité. La course elle-même, il fallait la styliser et, pourtant, respecter l'ordre des trois phases de la course : celle de la cape et des piques, celle des banderilles et celle suprême de la muleta et de l'estocade finale ! Et là, le problème se pose : le public français ne connaît pas les courses, certains ne comprennent pas la nécessité des trois phases avant la mise à mort. D'autres, qui se piquent d'être des afficionades, ont cru déceler des passes fantaisistes ! Heureusement que les avis autorisés des Espagnols et de Matadors authentiques ont réparé ces fâcheuses impressions de critiques non avertis des courses et mal renseignés par de faux afficionnados. Il aurait suffi d'une préface de Belmonte à notre drame des « Matadors » pour que tout le monde soit unanime. Mais nous sommes certains que « Les Matadors » restent un exemple de rigueur, de solennité et d'humilité devant cette tragédie du belluaire. Il y a des moments où la parole est au public ; il y a des moments où elle est au créateur. Qu'on me permette d'exprimer mon Amour et mon angoisse devant le problème de l'homme face à face avec la mort. Et cette minute de vérité suprême. Pour nous, le taureau c'est le public... mais notre mort n'est qu'un mythe. Celle des toréros est réelle ! Le public ne comprend pas que j'aie voulu faire surgir certaines scènes comme des imageries populaires, le triomphe du matador porté hors de l'arène, est comme ces effigies de la Vierge que portent les matadors en signe de porte-bonheur. On me reproche de ne pas sentir assez de soleil ou de ne pas donner le côté bruyant et joyeux de la course. Pour moi, le soleil et l'ombre sont dans le cœur de l'homme et non dans l'éclairage du décor ! Le Matador a peur. Il frôle la mort. Le décor a des ombres et des lumières. Il est grave, pour lui ce n'est pas un jeu ! Il travaille. Quand mon fils me disait : « Papa, tu joues, tu t'amuses », je lui répondais : « Non, je travaille ! »

Pour aimer « Les Matadors », il faut être mystique et aimer la rigueur, comprendre l'ellipse, et avoir un peu d'imagination...

Mon ami Jean Dorcy, dans « France-Observateur » me reprochait de ne pas avoir assez exprimé le taureau et d'être sentimental et triste devant la bête. Je lui demande amicalement de regarder les matadors qui semblent si fragiles et si tristes devant le belluaire ! Forcer le pas, montrer davantage la bête, c'était friser le ridicule ! Il fallait garder la retenue, faire des passes un « rite » ! Je regrette que Vincent Escudero n'ait pas encore vu « Les Matadors », car il aurait senti ce que j'ai voulu exprimer. Un peintre peint dans l'isolement, la solitude. A lui d'exprimer ce qu'il ressent !

Qu'on laisse également au créateur, Artiste dramatique, le soin d'exprimer ce qu'il ressent, lui, en face d'un sujet à traiter. « Les Matadors » sont le reflet de ma sensibilité. Ai-je réussi ? En tout cas, j'aime l'Espagne, sont austérité, sa grandeur. Et j'aime la mystique de l'homme devant la corrida. Dans le jeu de l'arène, la monstruosité du public me révolte et non celle du Torero. Pour moi, le drame est dans le cœur de l'homme qui affronte le taureau, et dans la vitalité de la bête réduite à néant.

POUR « Le Petit Cirque », nous sommes dans un monde qui nous est plus proche... Là, je laisse la parole au public, qui y prendra ce qu'il aime !

Et maintenant, tournons-nous vers l'avenir. Encore une fois, j'aime la poésie ; c'est pourquoi nous donnerons ce spectacle au public pour qu'il regarde avec les yeux et la mémoire à l'époque où le monde se déchaîne mécaniquement et où les cœurs blasés essaient de discréditer, de désarticuler tout ce qui reste encore à l'homme et tout ce qu'il y a d'authentique en lui, la vérité des sentiments et la pureté du cœur.

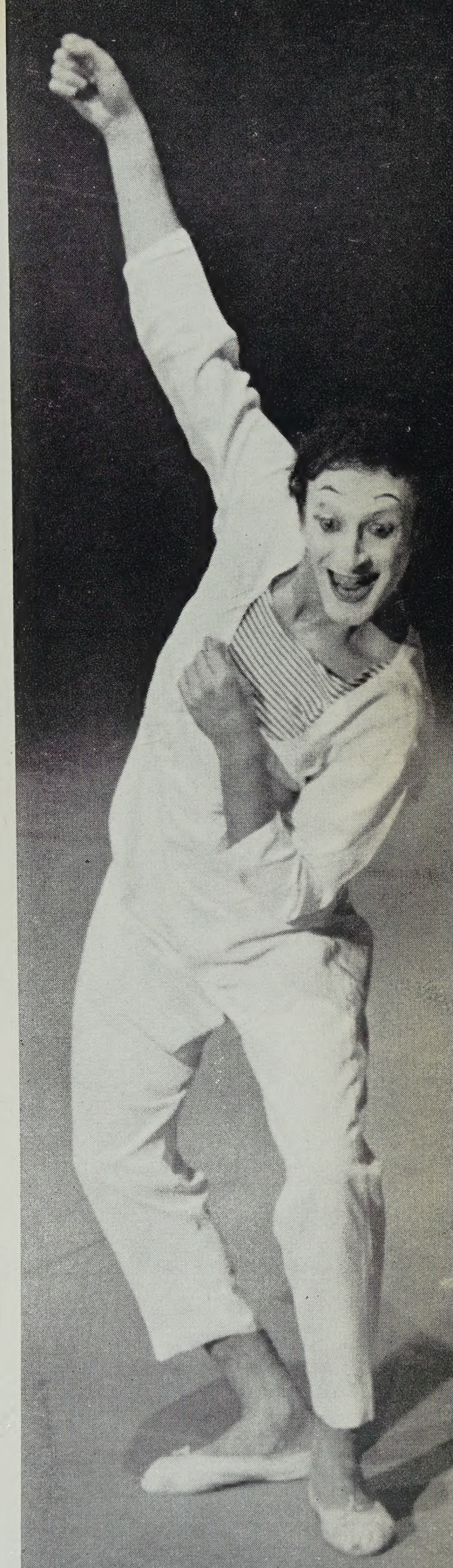


Photo Pic

LES MATADORS

Photos Pic

QUAND LES PANTOMIMES SONT DES MIMODRAMES

LE CLOWN (*Manuel Moneau*) et L'ÉCUYÈRE (*Marie Landes*)



oto BERNAND.)

« UN HOMME COMME LES AUTRES », D'ARMAND SALACROU, PIÈCE QUI FUT CRÉÉE AVANT LA GUERRE AU THÉATRE DE L'ŒUVRE, ENTRE AU RÉPERTOIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE. ELLE Y RETROUVE SON PRINCIPAL INTERPRÈTE, JACQUES DUMESNIL, QUI EN ASSURE LA MISE EN SCÈNE, SA PREMIÈRE DANS LA MAISON DE MOLIÈRE, « UN HOMME COMME LES AUTRES » N'EST PAS UNE COMÉDIE COMME LES AUTRES...

AUX SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS :

(Liste complète sur demande)

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« L'ANNÉE DU BAC »
DE JOSÉ ANDRÉ LACOUR
THÉATRE EDOUARD-VII

l'Avant-Scène

LE JOURNAL DU THEATRE
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353.00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 18
PRIX DU NUMERO : 180 FRANCS